

Compte rendu de l'assemblée générale du 19 juin 1994

Compte rendu de Pierre Eyguesier

1. Vote sur le report de l'assemblée générale statutaire en janvier 95

Unanimité.

2. Vote sur le changement de domicile légal de l'association

Unanimité. Le siège restera inchangé jusqu'à la fin de l'année et le bureau prendra une décision à ce moment-là.

3. Débat sur le contenu des assises de décembre

Les Assises sont destinées à faire un point sur l'histoire des Cartels. Des anciens membres des CCAF (dix à quinze) y seront invités. Mais quel lieu retenir ? Paris ou un lieu plus décentré ? Et quels seront au juste les enjeux de ces assises ? Ce sera un « moment fort », comparable à ce qu'ont été les assises de Port-Royal et de Reims, qui devrait permettre une « mise à plat » du fonctionnement des Cartels, de relancer les questions vives, actuelles de la psychanalyse, de préciser quels étaient les enjeux de départ pour clarifier nos positions d'aujourd'hui afin d'être en mesure de mieux les faire savoir à nos partenaires de l'Inter-Associatif. Les invitations pourraient se faire sur la base de liens de travail existants et peut-être de façon plus élargie, par un appel à tous les anciens membres des CCAF, ou encore à des non-membres des CCAF. On souligne aussi que ces assises devraient avoir pour but premier, non pas de repenser le fonctionnement institutionnel (afin de le rendre le moins contradictoire possible avec la psychanalyse), mais de relancer le débat psychanalytique lui-même, sur des questions actuelles, cliniques, pouvant déboucher sur des journées d'études. L'assemblée se partage entre ceux qui estiment nécessaire de faire retour sur l'histoire des CCAF, et ceux qui, pensant que l'histoire des CCAF se fait au jour le jour, estiment que prendre trop de temps pour revenir sur l'institution elle-même serait faire preuve de « nombrilisme ». Comment faire pour que l'histoire soit vivante aujourd'hui ? Il y a toute une partie de notre travail qui reste insue et qui pourrait nous être révélée à nous-mêmes si nous en parlions à d'autres (la place de l'enseignement de P. Legendre dans la psychanalyse, les rapports de la psychanalyse avec le politique, la particularité forte du « s'autoriser » dans les CCAF...) Revenir sur ce qui nous fonde historiquement, de façon non nombriliste et non nostalgique, permettrait d'éclairer les débats en cours à l'Inter-Associatif (faut-il se mettre sous l'enseigne Freud-Lacan, ou Lacan-Freud, ou Freud sans Lacan comme l'a soutenu un groupe italien, qui a fait sentir à quel point pouvaient se poser des questions de sauvegarde minimale de la psychanalyse dans un contexte où la réglementation la réduit aux psychothérapies). Il faudrait donc sortir d'un clivage trop accentué entre passé et présent, entre retour sur l'histoire des CCAF et travail clinique. L'association ne se détourne pas des enjeux de la pratique : le cartel d'adresse devra retransmettre à la communauté analytique le travail des six cartels du Dispositif. Nous n'avons pas la possibilité, à cause de notre histoire, de nous réapproprier l'enseignement de Lacan sur des questions présentes (le sida, la toxicomanie, le révisionnisme...) Pouvons-nous nous réapproprier l'enseignement de Lacan si nous continuons à vivre dans la « malédiction » (celle prononcée par d'anciens partenaires à l'encontre de ceux qui poursuivraient la passe sans eux ou celle, implicite, de Lacan lorsqu'il accorde sa « bénédiction » au seul J.-A. Miller...)?

La suite de ce débat est renvoyée à l'après-midi, lorsqu'il sera question du dispositif. Il est précisé que les invitations pour ces assises se feront à titre personnel et sans exclusive – pour

ne pas reconduire la malédiction ou se comporter comme une secte. Date prévue : le samedi 10 décembre et le dimanche 11 au matin.

4. Alliances dans l'Inter-Associatif

- J. Nassif représente l'association au secrétariat de préparation du colloque qui aura lieu fin sept. début oct. sur 5 demi-journées.
- La Coordination permanente se réunit trois fois par an. C'est par cette Coordination permanente qu'a été prise la décision de faire un colloque fermé. Il faudrait que la participation des membres de l'association soit la plus large possible (au moins une dizaine) : il y a de la place !
- La coordination nationale se réunit une fois par mois. Nos représentants sont S. Vallon et M. Jollivet.
- Il y a des groupes de travail inter-associatifs préparant le colloque.

Un lien nouveau existe entre les associations, qui se reconnaissent entre elles (un membre exclu d'une association peut se réinscrire dans un autre association de l'I.-A. ; des analystes d'une association adressent des patients à des analystes d'autres associations...) Cette alliance n'est pas corporatiste. Chaque association doit définir ses enjeux propres pour qu'il y ait inter-associatif : Pas de notion de fusion dans un grand groupe.

Par ailleurs, deux structures ont été élaborées par l'I.-A. : le Séminaire itinérant, sur invitation des associations européennes ; le séminaire de l'Inter-Associatif, qui s'est doté d'une structure de fonctionnement souple : si quelqu'un veut travailler et soutenir publiquement une question, il en parle à un petit groupe (coopté) qui lui explique les règles du jeu (travail en cartel, engagement des associations à risquer une réponse, dans la salle, sans préparation préalable...).

Une question est posée : le groupe sur la pratique psychanalytique pourrait-il prendre l'initiative d'éditer une plaquette regroupant un certain nombre de textes utiles aux psychanalystes dans leurs relations avec des tiers (procureur, juge, inspecteur des impôts, etc. ?) Réponse : Il existe une commission qui travaille en liaison avec l'APUI, mais sans doute faudrait-il demander une telle plaquette à des professionnels – avec des psychanalystes, ça risque de prendre du temps... Un des effets de l'I.-A. est de nous confronter avec les jurisprudences d'autres pays européens. Existe-t-il une exception française ? Ou un flou que nous devrions à Lacan (pas de prix ni de durée des séances fixes). Un numéro spécial de la Revue Française de Psychanalyse, dirigé par Diatkine, traite de ces questions.

L'Inter-Associatif doit devenir un lieu de dialogue avec des intellectuels, pour qui la référence à la psychanalyse n'est plus aussi prégnante que par le passé et qui ne savent plus où s'adresser. Un comité, créé par Alain Didier-Veil, répond à cette intention de renouer le dialogue et d'engager le débat avec des intellectuels.

En conclusion : une dynamique est enclenchée, mais elle est relativement fragile. Il y a des rivalités, des facteurs dissociatifs, il ne faut pas croire que cela peut tenir tout seul. Si nous ne prenons pas nos affaires en main, d'autres le feront à notre place, et nos affaires disparaîtront...

5. Information donnée par Françoise Wilder

Elle concerne la réouverture de la Commission Gérolami, qui traite de la disparité fiscale entre analystes : soumission à la TVA des analystes qui n'ont pas de diplôme de médecin ni de DESS de psychologie (psychologues recrutables par les hôpitaux). Voilà ce qui a été défini il y a trois mois. Cette commission, réunie sous l'autorité du ministère de la Santé et des Finances, avait examiné deux cents dossiers lors de sa première réunion. Cent quatre-vingts

dossiers avaient alors été admis à l'exonération (A. Rondepierre et C. Jeangirard faisaient alors partie de la commission).

Cette commission va donc se réouvrir. Les collègues qui souhaitent ne pas payer la TVA doivent faire liste auprès de Jacques Sédat, 36, rue Pierre Sépard, Paris 9e. Cette commission vise ceux qui ne sont pas « clandestins » et ont déjà acquitté des impôts (taxe professionnelle ou TVA).

6. Le courrier

Le courrier est photocopié, expédié par les CEMEA sous la responsabilité de S. Vallon. Une liste des correspondants est sur la mémoire des ordinateurs des CEMEA ; elle est régulièrement mise à jour. La mise en page du courrier a été confiée à P. Eyguesier, à qui seront dorénavant adressés les textes élaborés par leurs auteurs et le Conseil courrier. Compte tenu de l'importance qu'il faut accorder à l'écrit dans notre association, composée de nombreux provinciaux, nous devons débattre de la forme à donner au Conseil courrier. Des aléas dans le fonctionnement de ce conseil sont évoqués. Le conseil courrier témoigne du peu d'écho rencontré par ses propositions et d'une mauvaise circulation de l'information. Il est regretté par ailleurs que le Conseil courrier se soit cantonné à des tâches de correction et n'ait pas rédigé de comptes rendus des enseignements, qui ont été faits par quelqu'un d'étranger à l'association, sous forme de transcriptions de bandes enregistrées. En outre, une fonction de relecture des textes, de discussion avec leurs auteurs, doit exister. Les textes pourront être expédiés (par fax...) à leurs auteurs, mais c'est plus difficile pour les comptes rendus d'enseignements, où les intervenants sont nombreux. Il n'y a pas de censure des textes, mais il peut arriver que des lettres hard soit rejetées du courrier, qui est lu par des correspondants extérieurs à l'association. Il est difficile qu'il n'y ait qu'un seul logographe : chaque organisateur d'une journée d'enseignement pourrait se mettre d'accord au préalable avec quelqu'un pour que ce travail nécessaire soit fait. Nul besoin d'un comité de rédaction, comme il peut en exister à l'occasion de la publication des actes d'un colloque. Mais le conseil courrier peut avoir une fonction de critique, de propositions de modifications, de réécriture de certaines parties d'un texte. Il peut aussi susciter des textes. Un conseil courrier paraît donc indispensable. Il est proposé de mettre en place une petite structure, qui se réunirait avant la parution du courrier pour voir si « le bébé peut être baptisé » : il faut lier les tâches complémentaires – vérification des dates, des noms d'auteurs, des textes. Cette petite structure pourrait comporter le responsable du courrier au bureau, le secrétaire, le responsable de fabrication et une personne chargée des relations avec les auteurs. Les trois premières fonctions existent déjà, il reste donc un quatrième à trouver. Un délai de réflexion est demandé par l'assemblée.

7. L'enseignement

Faut-il un enseignement ? Très certainement, si l'on garde à l'esprit la richesse des échanges des derniers enseignements, la capacité de nombreuses « têtes » à intervenir de façon intéressante pour tout le monde et la perspective de nouer des relations sur ce plan avec les associations régionales, qui pourraient inviter les Cartels. L'enseignement aux Cartels doit être central, nourri par des apports réguliers, et diffusé aux « camarades des Cartels ». Philippe Garnier développe ensuite sa proposition de création d'un second lieu dans l'association, permettant d'être à la « fine pointe » de la théorisation psychanalytique et de la recherche clinique. Nous devons trouver quelque chose, autre que la passe, qui attire l'attention. Un cartel se mettrait au premier rang de ce qui se passe dans différents domaines, pour se faire interroger par d'autres champs, et faire entendre ce que nous, analystes, avons à

dire là-dessus. Un bureau n'est pas fait pour cela. Introduisons un écart entre ces deux lieux, pour faire advenir un espace permettant d'accomplir cette fonction. Une objection est soulevée sur la base d'une comparaison entre ce qui se profile avec ce cartel et les difficultés rencontrées jadis par les cartels d'orientation des enseignements. Une expérience est retracée, celle du « Groupe R » qui se propose de restituer à un large public ce qui est recueilli dans un regroupement régional d'analystes, ce qui ne pourrait se faire si le Groupe était réduit et ne se réunissait qu'à Paris. Ph. Garnier répond à cela en soulignant que ce cartel doit dans son idée s'élargir à quelqu'un de l'Inter-Associatif, à un non-analyste, et s'appuyer sur un réseau. Cinq régions sont représentées dans notre association, qui pourraient chacune avoir un représentant dans ce cartel. Ces personnes pourraient répercuter nos idées et inversement provoquer des événements dans l'association nationale en glanant des idées ici et là. Th. Perlès fait observer qu'il serait dommage que l'enseignement ne se branche pas sur ce qui fait la particularité de notre institution : le Dispositif. Les autres problèmes peuvent être traités dans un lieu qui existe déjà : l'Inter-Associatif. La matière recueillie dans le Dispositif doit nourrir l'enseignement. C. Oddoux souscrit à cette idée, en émettant le vœu que ce cartel, s'il venait à exister, soit en relation étroite avec le cartel d'adresse et le jury de la passe. Faute de quoi, on reconduirait ce qui s'est produit avec les cartels d'enseignement, qui pour survivre ont dû s'articuler très étroitement au jury de la passe. Pour M. Defrance, il est dangereux de désigner trop explicitement le lieu où se produit un enseignement : ce n'est pas seulement du discours de l'analyste qu'on peut tirer des enseignements, mais aussi des analysants, de ceux qui ne sont pas installés analystes, et si l'on réserve l'enseignement à ce qui sort du dispositif, on exclut ces gens-là. Pour A. Masson, un cartel d'enseignement, quelles que soient les sources où il puise, permet de mieux repérer la pertinence d'une question, et qu'on puisse la poursuivre avec l'insistance nécessaire à ce qu'elle favorise un travail, une alimentation mutuelle entre les membres et les cartels des régions, et l'enseignement des CCAF. Pour S. Vallon, notre dispersion géographique pose un vrai problème. Le séminaire itinérant était une réponse à cela. Par ailleurs, il faut prendre garde de ne pas se replier, en se limitant à la passe et au dispositif. Travailler notre spécificité ne doit pas nous empêcher de nous adresser à un plus large public, dans le cadre d'un enseignement en partenariat, inter-associatif. E. Didier soulève la question du social et du politique, de la « détresse dans la civilisation » à laquelle nous avons affaire. Dans le dispositif, c'est de cela dont il est parlé. Est-ce que les analystes peuvent faire interprétation, fabriquer des trucs qui arrêteraient des dérives politiques dans lesquelles nous sommes pris nous-mêmes comme citoyens ?

Malgré ces points de vues divers, mais non antithétiques, un accord se dégage pour que ce cartel vienne au jour et s'organise de la façon la plus ouverte possible. Un premier appel à candidature est fait. J. Nassif, Ph. Garnier et Th. Perlès se proposent. Un temps de réflexion est accordé à l'assemblée (et aux lecteurs de ce courrier) pour la déclaration d'autres candidatures.

8. Le dispositif

Le cartel d'adresse a parlé essentiellement de pratique analytique. Il s'est donc mis au travail et, dans un premier temps, a mis son nom en discussion, pour essayer par cet exercice de mieux définir sa fonction. Le nom de « cartel de réplique » a été avancé, celui de « cartel d'événements », ainsi que d'autres... Ce cartel est bien conscient que c'est le public qui est en dernier ressort l'adresse, et non pas à lui tout seul le cartel d'adresse, car pour ce cartel aussi il y aura de l'insu, sans parler du fait qu'il ne saurait y avoir d'adresse ultime. La salle objecte à l'éventualité de débaptiser un cartel si fraîchement nommé. Il est fait remarquer que

les analysants demandent toujours une « adresse », encore faut-il leur préciser que cette adresse n'est pas une « boîte à l'être » (sic). Autre idée de nom, qui est venue à M.-C. Bœnisch : le « cartel Wittgenstein », qui serait chargé d'élaborer un jeu de langage sur la clinique. Pour A. Masson, ce jeu de langage souhaité est déjà présent dans cette recherche d'une nouvelle dénomination.

Il est rappelé que lors de la première retransmission, il y aura une sorte de huis clos, permettant aux cartels une levée de la censure qu'il se seraient imposée dans le cas d'une retransmission en grand groupe. Le cartel d'adresse aurait donc une fonction de filtre, évitant que soit divulgué ce qui ne doit pas l'être. Ph. Garnier aime bien ce terme de réplique, qui évoque un repliage pour un deuxième tour. Lors de cette journée des cartels, en décembre, chaque cartel écouterait les autres cartels, et pourra vérifier que le cartel d'adresse aura bien entendu ou pas les autres cartels. L'écoute sera écoutée, ce qui paraît très analytique. Il y aura une écoute tierce, alors que l'analyste ne s'écoute pas en train d'écouter. « Je pense qu'on tient quelque chose de solide avec cette structure. » (J. Nassif.)

Compte rendu de la discussion autour du texte de Jean-Paul Dromard
(cf. Courrier du mois d'avril)

Enseignement du samedi 7 mai 1994

Compte rendu de P. Eyguesier, d'après la transcription de l'enregistrement effectuée par Nadine Collin.

J. Nassif : Le texte de Jean-Paul Dromard pose des questions d'actualité et qui sont devenues presque inévitables : soit que les futurs analysants demandent spontanément le remboursement de leur cure, soit que des médecins, qui sont néanmoins psychanalystes, utilisent cette facilité et ne s'en cachent pas. Il serait utile qu'une discussion s'engage à ce propos.

J.-P. Dromard : La situation actuelle est telle qu'il se pourrait bien que les pouvoirs publics fassent des contrôles plus tatillons des remboursements dans le cadre des analyses.

J. Nassif : Il semble que les caisses soient tout à fait au courant de ces pratiques, mais ferment cyniquement les yeux, estimant que, tout compte fait, le coût d'une analyse est inférieur à celui d'une hospitalisation.

C. Ladas : Oui, elles tiennent en outre compte du fait que les personnes en analyse sont moins souvent absentes à leur travail...

M. Defrance : On a également constaté que les maladies psychosomatiques étaient moins fréquentes chez les analysants... La caisse de Lille a effectué des contrôles auprès de médecins qui envoyaient des feuilles pour des consultations récurrentes. Leurs critères ont été les suivants : s'il y a une feuille par semaine, c'est une psychothérapie, deux c'est une psychanalyse probablement, trois une psychanalyse certainement... Ces contrôles nous ont donné l'occasion de remettre en chantier la question du paiement avec les patients, donc de redéfinir le cadre de notre travail, et l'on est arrivé, avec les médecins de la sécurité sociale, à une définition de ce qu'est une pratique analytique.

Daniel Delot : A l'inverse, des condamnations sévères et sans appel ont été prononcées à l'encontre de médecins ayant fait des actes analytiques sans feuilles.

M. Defrance : On est obligé de signer une feuille !

D. Delot : Je fais des analyses avec feuilles. Je pense que des tas d'arguments pratiques peuvent justifier cela : certains patients n'ont pas les moyens, et de mon côté, en ce qui

concerne mon économie personnelle, il m'est difficile de soutenir un tel travail à un prix trop bas. Mais le fait est qu'il n'est pas si facile que cela de se départir d'une démarche de soins, d'une démarche où il est question de faire du bien à l'autre, et cet embarras intervient justement au niveau de la feuille, qui me paraît être une option correcte de travail... à condition que l'embarras reste.

C'est peut-être là la particularité de mon installation en tant que médecin, avec une plaque qui fait que je peux être sollicité comme médecin au titre d'une souffrance, d'un appel à soulagement, et dans ce cas, il n'y a bien sûr aucune raison de ne pas faire de feuille. Puis un travail va s'engager, et la feuille peut tomber à ce moment-là. Ou ne pas tomber... mais on peut en soutenir le paradoxe en laissant venir le moment où ce paradoxe va être mis en mots. Certains patients m'ont demandé à un certain moment de ne plus avoir de feuilles, d'autres, à l'évidence, ne l'envoient pas, et il y a encore d'autres cas de figure...

Je retrouve cet embarras en sens inverse lorsque j'occupe une position de psychiatre en institution, où je reçois essentiellement des psychotiques, et où il arrive que je soutienne quelque chose qui est du côté de l'analyse, que je sois convoqué à une place à tous égards éthique et qui n'est pas facile à soutenir en institution, car cela supposerait de rompre avec tout ce qui se rattache à ma fonction...

C. Ladas : Une question radicale. Lorsque la personne entre, à qui s'adresse-t-elle ?

D. Delot. Elle ne le sait pas encore. Apparemment au médecin.

C. Ladas : C'est là le problème. Dans quelle mesure la Sécurité Sociale n'exigera-t-elle pas la médicalisation de la psychanalyse, chaque acte devant alors être assorti d'une feuille.

M. Defrance : Nous sommes tenus de fournir une feuille pour chaque acte, mais la codification de notre acte nous revient, quand même, encore. Nous avons la liberté de mettre « hors nomenclature ». La feuille est donc l'équivalent d'un reçu, mais nous pouvons considérer que nous avons pratiqué un acte hors nomenclature de la Sécurité Sociale, donc qui ne donnera pas lieu à un remboursement. Nous avons cette liberté-là, mais pas celle de nous soustraire à l'écriture.

Parlant d'écriture, je poserai la question du mode de paiement : en chèques, en espèces...

Certains m'ont même demandé si je prenais la carte bleue !

J.-P. Dromard : Dans les entretiens préliminaires, on dit à la personne qui vient nous trouver qu'il n'y aura rien d'écrit, cela maintenant le secret au sens fort du terme. Or, avec la feuille, on ne peut guère faire mieux dans le sens contraire : nom, prénom...

M. Defrance : Le patient peut nous mentir...

M. Desrosières. Envoie-t-il la feuille, ne l'envoie-t-il pas ?

J. Nassif : Je voudrais poser une question à J.-P. Dromard. Dans son texte, quelque chose m'a fait tiquer – alors que je suis d'accord sur la plupart des choses qu'il dit –, c'est l'affirmation selon laquelle le fait de payer vous permet de vous approprier votre analyse.

Je n'en suis pas persuadé. J'ai un cas très clair. C'est quelqu'un qui fait une analyse extrêmement fouillée, qui remonte très loin en arrière, parle de son père, de sa mère, de ses frères, de sa situation de famille, de tout enfin, mais ça n'agrippe pas. Il paye régulièrement, rubis sur l'ongle, une somme pas négligeable. Or c'est un garçon originaire du Maghreb, benjamin d'une famille dont le père est vieux et dont la mère a eu un enfant mort-né juste avant lui et ne s'entendait absolument pas avec son mari depuis longtemps. Ce garçon couchait dans le lit de ses parents jusqu'à l'âge de douze ans, vivant une situation incestueuse complète, à la limite de la civilisation, et la seule loi qui pouvait valoir entre son père et sa mère, c'était l'argent. Bien sûr, la mère reprochait au père de ne pas gagner assez d'argent.

Donc, l'argent ne servait absolument pas à poser la loi, bien au contraire. L'argent ne représentait rien pour lui, et en même temps représentait tout : il n'éprouvait aucun intérêt pour son travail et la seule chose qu'il cherchait était d'accumuler de l'argent, uniquement pour la sécurité, sans aucun plaisir. Dans un tel contexte, vous voyez que le fait de payer ne permet absolument pas de s'approprier sa cure. Je ne dis pas que si cela lui était remboursé, ce serait autre chose, mais simplement qu'il n'est pas si évident que cela que le fait de payer vous fasse sentir responsable de vos paroles et vous oblige à tenir compte de ce que vous dites dans cette situation extrêmement particulière de l'analyse.

C. Ladas : Le faire ne donne pas droit à paiement, c'est normalement le résultat qui donne droit à l'argent... Le fait de bouger les bras ou de dire quelque chose n'implique pas nécessairement de l'argent. L'argent ce n'est pas n'importe quoi, c'est le résultat de quelque chose et de quelqu'un. Dans le cadre de l'analyse, il s'agit de s'approprier quoi ?

J. Nassif : Il s'agit de s'approprier ses paroles, ou l'effet de ses paroles. C'est quand même important.

J.-P. Dromard : Je pense à une patiente qui avait commencé son analyse à Paris, avec un psychiatre. Elle était remboursée, je crois, de la totalité des séances. Puis elle est venue habiter Besançon et je l'ai reçue. N'étant pas médecin, le problème de la feuille ne s'est pas posé, mais au bout d'un certain temps de travail, son acceptation de payer elle-même sa cure s'est jouée autour de ce que j'ai repéré comme un moment où elle a pu considérer qu'elle était pour quelque chose dans ce qui lui arrivait, un moment où elle quittait la position de victime. A partir de ce moment-là, il est devenu évident pour elle que le remboursement n'avait plus lieu d'être.

M. Defrance : « S'approprier son analyse »... Ces mots me gênent, autant que le mot remboursement, mot bateau dès qu'on commence à parler de Sécurité Sociale. Un jour, je me suis surprise à répondre à quelqu'un qui me demandait « Mais c'est remboursé ? » : « Parce que vous estimez que c'est un paiement indu ? ! » Autrement dit, qu'il s'agisse d'une consultation médicale, chez un psychiatre, un ORL, un généraliste, etc., le paiement est dû, même s'il se peut que la société prenne en charge une partie des frais, au nom d'une entraide. Il y a eu des caisses d'entraide, comme la Caisse de secours minière dans le Nord, qui signifiait beaucoup, mais je me dis qu'on est passé de ces caisses d'entraide à la caisse de Sécurité Sociale. Ce n'est pas pour rien. Dans le contexte social actuel, il est devenu impensable que quelqu'un soit pour quelque chose dans ce qui lui arrive. Supposer cela paraît même parfois scandaleux. On est loin du temps de Freud, où il apparaissait naturel et émouvant d'avoir à payer le médecin, ou l'analyste. On payait l'analyste comme on payait le médecin.

J.-P. Dromard : Il me semble que l'enjeu essentiel de cette feuille de soins est la distinction entre médecine et psychanalyse.

M. Defrance : Cela ne se réduit pas à la feuille !

J.-P. Dromard : La plupart des gens qui pourraient demander une analyse ne le font pas parce que précisément ils pensent que la Sécurité Sociale devrait les rembourser. On se trouve donc devant une situation paradoxale : il existe la possibilité, dans différents établissements publics, d'une prise en charge de la souffrance, et comme le droit au remboursement n'est pas systématique, de plus en plus de gens vont dans cette direction que vous évoquiez, et demandent que le paradis du remboursement leur soit donné. Au même titre que le droit d'habiter, ou le droit d'être soigné, il y aura bientôt le droit d'être psychanalysé. Voilà le paradoxe. Car la psychanalyse va exactement à l'encontre d'un tel droit. L'ombre de la

guérison qui se profile ici, c'est l'ombre de la psychiatrie. Ceci dit, le problème n'est pas simple, car nous devons savoir faire venir à nous cette masse de gens qui sont soignés uniquement par le biais d'institutions, la pratique libérale intéressant en premier lieu la frange « bourgeoise » de la population.

M. X : Ce n'est pas vrai

J.-P. Dromard : Même en libéral ?

M. Desrosières : Il arrivent que des RMistes consultent en libéral.

M. Defrance : Ce sont justement ceux avec qui, parce qu'ils sont moins bien installés que nous dans la culture du bonheur, de la bonne santé, etc., on retrouve la notion de combien ça coûte, combien cela me coûte, est-ce que je peux ? Je reçois quelqu'un qui est hors du champ social, qui prend rendez-vous de temps en temps quand elle a réussi à économiser sur les 20, 30 ou 40 F qu'elle a par jour. Elle fait l'avance, elle paie, je lui fais une feuille de Sécurité Sociale, mais il est évident que si elle n'a pas d'argent, je ne la recevrai pas, elle le sait.

Pourquoi ne lui ai-je pas proposé une séance à un tarif correspondant à ce qui reste à sa charge ? Eh bien parce que narcissiquement je ne pouvais pas, et qu'elle l'aurait perçu. Il y a là quelque chose de physique par rapport à l'argent, car dans le monde, dans la ville, 30 F ce n'est pas grand'chose. Je ne supporterais pas de demander à quelqu'un 30 ou 50 F. C'est une sauvagerie que je ne peux pas faire à quelqu'un, c'est-à-dire que je reconnais la valeur de l'argent dans ma vie.

J. Nassif : En vous écoutant parler de votre narcissisme si franchement, je peux vous dire que lorsque, dans la même situation que vous, il m'arrive d'avoir affaire à un chômeur, ou à un jeune en rupture – car il y a des jeunes en rupture de famille qui n'ont plus rien et qui sont complètement paumés –, je me dis que c'est en frappant à la porte du psychanalyste qu'ils vont peut-être se réinsérer un tout petit peu et que le premier argent qu'ils gagneront ce sera justement pour payer les séances. Je dois dire que quand ces gens-là viennent frapper à la porte d'un psychanalyste qui n'est pas médecin, ils le choisissent et l'engagent à être psychanalyste au sens d'une fonction symbolique qui n'existerait nulle part ailleurs. Dans ce cas-là, je vous assure qu'il faut peut-être accepter rien. J'ai moi-même accepté de faire des cures sans argent, jusqu'au moment où un peu d'argent pourrait être donné. C'était une sorte d'engagement à payer plus tard. Et je vous assure que ce paiement a été fait rubis sur l'ongle des années plus tard.

M. Defrance : Je n'en doute pas pour un non-médecin.

J. Nassif : Dans ces cas-là, je suis obligé d'annoncer clairement que le tiers sera ma clientèle. Je peux tenir grâce au fait que j'ai une clientèle qui paie. Mais il faut que l'autre le sache. La position samaritaine, Freud a insisté là-dessus, est intenable en psychanalyse.

J.-P. Dromard : C'est là où on s'aperçoit que l'argent vient clarifier la relation. Dans le texte de Freud où il est question de la « position samaritaine », il y a un argument sur lequel je voudrais avoir votre avis, parce qu'il est à mon sens décisif. Freud articule cette question autour de l'émergence du transfert, qui est ce moment où un certain nombre de conditions sont réunies qui font passer du champ de la médecine à celui de l'analyse. Autrement dit, au-delà de la question de la feuille de soins, on est amené à préciser en quoi on est dans l'analyse, en quoi on ne l'est pas. On revient toujours à cette question des frontières. Dans quel champ opère-t-on ?

M.-C. Bœnisch : J'aimerais qu'on s'arrête sur le fait que tu t'adresses dans ton texte à la communauté analytique, et sur ceci qu'il y a un mot qui revient très souvent, celui d'«

éthique ». Et c'est cela qui me semble ne pas aller dans ton texte : on ne peut pas faire de l'éthique l'objet d'une exigence.

J.-P. Dromard : Je ne suis pas d'accord.

M.-C. Bœnisch : Attends, laisse-moi avancer un petit peu. T'adressant à la communauté analytique, et s'agissant d'éthique, tu dis en quelque sorte : « ça n'est pas bien ce que vous faites, sur le plan moral... »

J.-P. Dromard : Non, excuse-moi, mais tu m'as mal lu...

M.-C. Bœnisch : ... et tu ajoutes : « ce n'est pas juste, car ceux qui font cela gagnent leur vie mieux que nous. » Bon, je caricature... On sent bien que, les uns et les autres, nous avons eu à résoudre cette question sur le plan de notre propre éthique. Il n'y a pas d'universel ; or ce que tu écris revient à demander un accord sur un universel.

J.-P. Dromard : Tu as dû lire la première version...

M.-C. Bœnisch : J'ai lu la première et la deuxième version. Je les ai comparées. Tu as gommé des tas de choses...

J.-P. Dromard : Il n'est pas question de renier cette première version, mais ce n'est pas avec elle que je me sentais en accord, avec laquelle je voulais cheminer. De fait, il y a une disparité entre les analystes médecins et les analystes non-médecins. Comment mon texte est-il venu ? C'est très simple. Il est venu, au bout d'un certain nombre d'années, parce qu'à un moment donné, lorsque je recevais un appel téléphonique, une fois sur trois minimum la personne qui me contactait me demandait : « Est-ce que c'est remboursé ? » Au bout d'un certain temps, je me suis dit que se posait là une vraie question. Mais je ne pense pas avoir parlé dans ce texte d'exigence éthique. Je crois simplement qu'il y a une contradiction, liée à l'éthique, entre la psychanalyse et la feuille de soins.

M. Defrance : On en revient à l'éternelle question médecins non-médecins. Mais moi, j'envie très souvent les non-médecins, qui ne sont pas confrontés à cette question de remboursement/pas remboursement. De plus, chaque analyste, même non-médecin, doit distinguer sa pratique d'analyste de sa pratique par ailleurs, qu'il soit philosophe, prof., patron, rentier, femme au foyer, prêtre... tout ce qu'on veut. Il est étonnant qu'on ne se pose pas cette question-là, et qu'on ramène régulièrement la médecine sur la sellette.

M.-C. Bœnisch : Qu'est-ce qu'on peut mobiliser pour se donner des chances d'obtenir ce que J.-P. Dromard repère dans son texte ?

J.-P. Dromard : Est-ce qu'un analyste doit nécessairement vivre de sa pratique analytique ? Il me semble que vous aviez déjà parlé de ce problème, en posant la question : « Imaginez-vous un analyste dont toute la situation personnelle reposerait sur l'analyse ? »

J. Nassif : Il y a très peu de gens qui prennent ce risque aujourd'hui. Je comprends tout à fait, chez les jeunes en tout cas, qu'il n'y ait plus moyen de n'être qu'analystes, et qu'il faille avoir un peu de sécurité, en faisant quelque chose à côté. On peut commencer avec quelques analysants, puis, s'il y en a plus, peut-être ne vivra-t-on plus que de ça... Mais faut-il déclarer cet argent ? Cela entraîne tellement de conséquences au niveau social ; les professions libérales sont tellement pressurées par le Fisc, par l'URSSAF, etc., que l'on peut y regarder à deux fois. D'un autre côté, il est évident que quand on s'adresse à un psychanalyste, ce n'est pas la même chose s'il n'y a pas de la part de cet analyste un risque pris socialement d'être analyste, donc affiché, puisqu'on va payer des impôts... s'il n'y a pas l'énonciation : « Je vais faire autre chose avec l'argent que vous me donnerez que me perpétuer comme analyste », faire autre chose avec cet argent, comme par exemple aller à la pêche. Dans le cas contraire, ce serait une forme du discours universitaire : « Je m'enseigne grâce à vous », ou d'une

prêtrise : « Je suis un bon guide » ou des choses de cet ordre qui sont tout aussi dangereuses qu'un fossoyeur de l'analyse qui s'en met plein les poches, soit par un dépassement, soit en demandant 400 ou 500 F par séance. On sait que des médecins font cela sans vergogne, et qu'il s'agit là d'abus à dénoncer. Mais la question est peut-être plus globale. Je suis très frappé par la question que pose Marie-Claire concernant l'universel. Cela semble très abstrait, mais ce n'est pas évident de pouvoir énoncer un universel dans le champ de l'analyse. C'est une question qu'A. Rondepierre avait soulevée, même à propos du complexe d'Œdipe.

Pour ma part, je pense qu'à partir du moment où l'on énonce, sans y prendre garde, de l'universel à propos de l'analyse, on en fait une croyance. Si j'avais eu le temps de reprendre le fil de notre enseignement sur Croyance, Loi, Transfert, ç'aurait été pour réfléchir sur la croyance comme lien social. Il n'y a pas beaucoup de liens qui tiennent. Si vous lisez le texte de Freud « Psychologie collective et analyse du moi », il nous apparaît aujourd'hui que les modes d'identification qu'il propose pour fonder le lien social sont extrêmement frustes. Freud le sait, et l'avoue à un moment donné. A supposer qu'il n'y ait pas de leader, et se profile tout de suite le désir de faire revenir un leader, l'envie de retour d'un ordre. On sait bien qu'on est dans des sociétés où aucun leader ne tient le coup, donc dans des sociétés où, à suivre Freud, il n'y a plus de lien social.

Or qu'est-ce qui peut faire fonction de leader ? Qu'est-ce qui peut permettre cette identification ? Qu'est-ce qui peut tenir comme lien social qui soit un tant soit peu universel, et qui permette de fonder une loi symbolique ?

J.-P. Dromard : L'interdit de l'inceste, c'est un universel. Je n'en vois pas d'autre.

J. Nassif : Oui, bien sûr, mais une fois que tu as dit cela, tu ne vas pas plus loin, en ce qui concerne l'analyse bien sûr.

J.-P. Dromard : Un autre point qui découle du premier, c'est l'interdit du meurtre.

J. Nassif : Mais aucun de ces interdits ne peut être énoncé. L'analyse ne peut reprendre que des interdits collectifs. Peut-être sommes-nous plus directement confrontés à la nécessité d'énoncer, de notre place, ce genre d'interdits, ou de constater que ces interdits n'ont pas joué et que cela a entraîné les conséquences auxquelles nous avons affaire. Mais je ne pense pas que nous puissions dire : « Nous, analystes, nous sommes contre l'inceste. » Nous pouvons dire que nous luttons contre cela : l'inceste, c'est vraiment dramatique, mais je ne pense pas que ça nous donne un « nous ».

J.-P. Dromard : Il y a peut-être une différence à faire entre la recherche d'un universel et la définition de frontières entre la médecine et la psychanalyse, entre l'analyse et le soin...

L'éthique de la psychanalyse n'est pas l'éthique médicale.

J. Nassif : L'Éthique du sujet, c'est une thèse qui concerne essentiellement les sujets psychotiques. Lorsque j'ai affaire à de la psychose, c'est d'abord une réhabilitation de l'éthique qu'on me demande. Avec des obsessionnels ou des hystériques, c'est une thèse qui ne tient pas. Je veux dire que si je mettais là en avant le fait que je suis un garant de l'éthique, je me ferais rire au nez, je renforcerais un surmoi déjà suffisamment cruel.

J.-P. Dromard : Ce n'est pas tout à fait ce que je voulais dire. Cette question de l'éthique, je la placerais au plan du désir de l'analyste, qui se distingue du désir qui peut animer un psychologue, un médecin, ou un philosophe.

J. Nassif : Pour moi, si tu vas jusqu'à dire que le désir de l'analyste s'inscrit dans l'éthique, cela veut dire que l'analyste est quelqu'un qui serait dans la proximité de la psychose et qui ferait valoir ce désir particulier qu'est le désir d'analyste. La psychose, il l'aurait côtoyée de

près, il saurait ce qu'il peut en être du basculement dans le délire, et du coup son garde fou serait l'éthique.

M. Desrosières : Quelque chose peut basculer au niveau du corps, et de cela on ne parle pas tellement. Un cas particulier m'a frappé, où l'opportunité de ne plus faire de feuilles ne s'est pas présentée. C'est le cas d'un patient marqué dans le corps, par quelque chose de visible, et j'en suis venu à me demander s'il n'y avait pas dans cette impossibilité de renoncer aux feuilles, la trace d'une dette de la société par rapport au handicap.

D. Delot : Quand le réel du corps est en jeu, Dieu sait s'il n'est pas facile de travailler sans feuille...

J. Nassif : Quel Dieu ?

D. Delot : Quel Dieu ? ! [Rires]

J. Nassif : Il m'est arrivé par deux fois d'avoir affaire à des patients psychotiques pris en charge par des hôpitaux psychiatriques, puis par un psychiatre, qui avaient tout fait pour qu'ils puissent avoir une carte de handicapés mentaux, grâce à laquelle d'ailleurs ils pouvaient me payer. Dieu sait si la cause de leurs troubles était authentifiée, et à ce titre soutenue et maintenue par la société. Je ne suis pas sûr que ce genre d'acte que le corps médical inscrit sur un corps ne soit pas l'équivalent d'un handicap visible. En tout cas, c'est avec cela que le psychanalyste va travailler. Est-ce qu'à un moment le sujet va pouvoir suffisamment se prendre en charge pour pouvoir rendre sa carte de handicapé à l'institution médicale ?

D. Delot. Il y a un paradoxe, car cette allocation va aussi permettre aux psychotiques de construire quelque chose à l'extérieur de l'institution.

M. Defrance : Le psychiatre en institution peut être amené à demander une mesure de protection juridique pour que le patient puisse toucher lui-même l'argent de la pension. Il peut aussi préconiser l'attribution d'un curateur. Mais il faut que le choix de ce curateur soit judicieux. Or, il arrive que ce soit la mère...

J. Nassif : On peut se demander, dans ce contexte, à quoi peut servir une institution analytique, pour nous autres, qui avons parfois besoin de parler de toutes ces questions, en sachant bien, d'ailleurs, que ce n'est plus l'institution analytique qui peut fournir les patients, que là n'est plus la justification de l'existence des institutions. Il fut un temps où l'institution analytique était un lieu où un jeune analyste pouvait être assuré, s'il y était inscrit, que son nom puisse être donné à d'éventuelles demandes adressées à l'institution. Je ne sais pas pourquoi – il faudrait s'interroger là-dessus –, mais il est rare que des demandes s'adressent à l'institution. C'était une question qui m'est venue dans le cadre de cette discussion, où l'on a quand même osé parler un peu d'argent entre nous... Comment de jeunes analystes peuvent se faire une clientèle, c'est une question qu'il n'y a pas à mettre sous le boisseau. Je dois dire que si notre association pouvait remplir cette fonction, ce serait très bien.

Enseignement Croyance, Loi, Transfert,
du 18 juin 1994

Nous publions à la suite quatre textes, successivement une traduction de Jacques Nassif, lue par ce dernier lors de cette réunion d'enseignement puis les textes d'André Masson, Marie-Claire Bœnisch et Guy Ciblac. Un billet de Dominique Lallier-Moreau clôt cet ensemble. La discussion paraîtra dans le courrier de septembre.

LE SAINT

V.S. Pritchett

Traduction de J. Nassif

A dix-sept ans, je perdis ma foi en la religion. Depuis déjà un certain temps, elle avait été chancelante et très subitement elle disparut alors sous l'effet d'un incident arrivé dans un bateau à perche sur le fleuve à la sortie de la ville où nous vivions. Mon oncle, chez lequel j'étais contraint de rester pour de longues périodes de ma vie, avait monté une petite affaire de fabrication de meubles. Il était toujours en difficultés pour l'argent, mais il était persuadé que d'une façon quelconque ce serait Dieu qui l'aiderait. Et ce fut le cas. Un investisseur qui appartenait à une secte appelée l'Église de la Dernière Purification arriva de Toronto au Canada. Pouvions-nous imaginer, demanda cet homme, un Dieu bon et tout-puissant tolérant que ses enfants puissent être à court d'argent ? Il nous fallait bien admettre que nous ne pouvions l'imaginer, en effet. L'homme investit un peu de capital dans l'affaire de mon oncle, et nous fûmes convertis. Notre famille fut la première dans la ville à faire partie des Purifiants, comme on les appelait. Bientôt une congrégation de près de cinquante personnes ou davantage se retrouvait chaque dimanche pour se réunir dans une pièce de la bourse aux grains.

Sur le champ, nous devînmes des gens isolés et haïs. Tout le monde racontait sur notre compte des blagues. Il nous fallait nous serrer les coudes, parce qu'on nous traînait quelquefois devant les tribunaux. Les non convertis ne pouvaient pas nous pardonner, d'abord de croire en l'efficacité de la prière, ensuite d'avoir reçu une révélation de Toronto. L'efficacité de nos prières avait une raison simple. Nous considérions comme de l'Erreur – notre appellation pour le Mal – de croire en l'évidence de nos sensations et s'il nous arrivait d'avoir une grippe ou une angine, de perdre notre argent ou d'être au chômage, nous réfutions la réalité de ces choses comme nulle et non avenue, disant que, Dieu ne pouvant les avoir faites, elle ne devaient donc pas exister. Il était hilarant de jeter un coup d'œil sur notre congrégation et de constater que ce que le vulgaire appellerait des miracles était accompli chez nous, presque comme par routine, chaque jour. Peut-être n'était-ce pas de grands miracles ; mais là-bas, à Londres et à Toronto, nous savions que surdité et cécité, cancer et démence, les grands fléaux étaient constamment abolis par les prières des plus avancés des Purifiants.

« Comment ! », dit mon maître d'école, un Irlandais avec des yeux comme du verre brisé et une bouffée d'irritation dans les poils de son nez. « Comment ! Tu aurais l'impudence de me raconter que si tu tombais du dernier étage de ce bâtiment et t'enfonçais la tête, tu dirais que tu n'es pas tombé et que tu n'a pas été blessé ? »

J'étais un petit garçon et très effrayé par tout le monde, mais nullement, quand il s'agissait de ma religion. J'avais l'habitude du genre de devinettes que l'irlandais m'avait posée. Ce n'était pas la peine de discuter, même si notre religion avait déjà développé une casuistique intéressante.

« Je le dirais quand même, répliquais-je avec froideur et une certaine vanité. Et ma tête ne serait pas enfoncée. »

« Tu ne pourrais pas le dire, » répondit l'irlandais. « Tu ne pourrais pas le dire. » Ses yeux pétillèrent de pur plaisir. « Tu serais mort. »

Les garçons rirent, mais ils me regardèrent avec admiration.

Par la suite, je ne sais comment ni pourquoi, je commençais à voir une difficulté. Sans prévenir et comme si j'étais allé dans ma chambre à coucher pour la nuit et avais trouvé un

grand singe assis sur mon lit et suivant dès lors mes pas avec ses puces, ses grognements et une expression, inflexible et archaïque, imprimée sur son brun visage, je me trouvais confronté au problème qui rôde au centre de toute foi en la religion. J'étais confronté au problème de l'origine du mal. Le mal était une illusion, nous avait-on appris. Mais même les illusions ont une origine. Les Purifiants niaient cela.

Je demandais conseil à mon oncle. Le commerce allait mal à l'époque, ce qui rendait sa foi cassante. Il s'était renfrogné pendant que je lui parlais.

« Quand as-tu pour la dernière fois brossé ton pardessus ? » dit-il. « Ta tenue est de plus en plus débraillée. Si tu passais davantage de temps à étudier les livres » – ce qui voulait dire, la littérature purifiante – « et un peu moins à garder les mains dans les poches et à jouer avec les bateaux sur la rivière, tu ne laisserais pas l'Erreur avoir accès. »

Chaque dogme a son jargon ; mon oncle, en tant qu'homme d'affaires, aimait les termes du commerce de la Purification. « Ne laisse pas l'erreur avoir accès » était une des expressions qu'il prisait le plus. Le point essentiel dans la Purification, disait-il, était qu'il s'agissait d'un savoir scientifique, et donc exact ; en conséquence de quoi, c'était pure faiblesse que de tolérer une discussion, voire même de la trahison. Il dégrafa son pince-nez, remua sa cuiller dans sa tasse de thé et me signifia qu'il me fallait me soumettre ou changer de sujet. La deuxième alternative était préférable. Je compris, à mon désarroi, que mes arguments avaient mis mon oncle en déroute. La foi et le doute, tels des brides, me serraient la gorge.

« Tu n'irais quand même pas dire que ce que notre Seigneur a dit, tu ne crois pas que ce soit vrai », me demanda ma tante avec nervosité, en me suivant en dehors de la chambre. « Ton oncle, lui, y croit, mon chéri. »

Je ne pouvais répondre. Je sortis de la maison et descendis la rue principale jusqu'à la rivière, là où les bateaux à perche étaient piqués comme des insectes sur l'éclat estival du plan d'eau. La vie était un songe, pensais-je ; non, un cauchemar, car le singe était derrière moi.

J'étais encore dans cet état, fait pour moitié de bouderie et pour moitié d'exaltation, quand M. Hubert Timberlake vint dans notre ville. Il était l'une des personnes importantes du quartier général de notre Église et il était venu pour prononcer une adresse sur la Purification à la Bourse aux Grains. Il y avait partout des affiches annonçant l'événement. M. Timberlake devait passer le dimanche après-midi avec nous. Il était incroyable qu'un homme si éminent en vienne effectivement à s'asseoir dans notre salle à manger, à se servir de nos couteaux et fourchettes et à manger notre nourriture. Toute imperfection dans nos murs ou dans nos âmes allait lui sauter aux yeux. La vérité avait été révélée à l'homme avec une exactitude scientifique – exactitude que nous pouvions tous vérifier par l'expérience – et le développement futur du cours de l'humanité sur la terre avait été, en fin de compte, arrêté. Aussi avions-nous affaire en la personne de M. Timberlake à un homme qui avait non seulement accompli plusieurs miracles – ayant même ressuscité par deux fois un mort, était-il affirmé avec la réserve convenable –, mais qui s'était effectivement trouvé à Toronto, notre quartier général, où cette grande et révolutionnaire révélation avait eu lieu pour la première fois.

« Voici mon neveu », dit mon oncle, me présentant. « Il vit avec nous. Il pense qu'il pense, mais je lui dis qu'il ne fait que penser qu'il le fait. Ha, ha. » Mon oncle avait de l'humour, quand il côtoyait les grands. « Il est toujours sur le fleuve, » continua mon oncle. « Je lui dis qu'il a de l'eau dans la cervelle. J'ai parlé à ton propos à M. Timberlake, mon garçon. »

Une main prit la mienne, aussi douce qu'une peau de chamois de la meilleure qualité. Je vis un homme large se tenant droit dans un costume bleu-marine à double cintrage. Il avait une

tête rose carrée avec de très petites oreilles et un de ces sourires vernis hypnotiques dont nos ennemis disaient qu'ils étaient très communs dans notre secte.

« Eh bien, n'est-ce pas juste ce qu'il faut ? » dit M. Timberlake, qui, eu égard à ses relations avec Toronto, parlait avec un accent américain. « Et si on disait à ton oncle que c'est drôle qu'il puisse penser qu'il est drôle. »

Les yeux de M. Timberlake étaient droits et ternes. Il avait l'allure d'un capitaine de la marine marchande à la retraite qui avait été décontaminé de la mer, qui s'était corrigé et avait fait de l'argent. Son plaidoyer en ma faveur m'avait mis dans son camp tout de suite. Mes doutes s'estompèrent. Tout ce en quoi M. Timberlake croyait devait être vrai et quand à déjeuner je me mis à l'écouter, je pensais qu'il ne pouvait pas y avoir meilleure vie que la sienne.

« Je suppose que M. Timberlake est fatigué après son adresse », dit ma tante.

« Fatigué ? » s'exclama mon oncle, fulminant d'indignation. « Comment M. Timberlake pourrait être fatigué ? Ne laisse pas l'Erreur avoir accès ! »

Car dans notre credo un simple inconvénient devait être considéré comme aussi illusoire qu'aurait pu l'être une grande catastrophe, si l'on voulait être strict, et la présence de M. Timberlake nous faisait un devoir de l'être tout à fait.

Je remarquais alors qu'après leurs larges sourires, les lèvres de M. Timberlake avaient l'habitude de s'installer dans une longue courbe déprimée et sarcastique.

« J'imagine », dit-il en traînant la voix, « j'imagine que le Tout-puissant doit avoir été fatigué quelquefois, car il est dit qu'Il se reposa le septième jour. Dis donc, dit-il se tournant vers moi, sais-tu ce que j'aimerais faire cet après-midi ? Pendant que ton oncle et ta tante feront la sieste qu'impose ce repas, pourquoi n'irions-nous pas, toi et moi, au fleuve nous mettre un peu d'eau dans la cervelle. Je te montrerai comment on tient une perche. »

A ma déception, je vis que M. Timberlake se mettait dans le cas de faire montre de sa compréhension envers les jeunes et qu'il se ménageait une occasion pour une « conversation tranquille » avec moi à propos de mes problèmes.

« Il y a trop de monde sur le fleuve les dimanches », dit mon oncle avec difficulté.

« Oh, j'aime un bain de foule », dit M. Timberlake, jetant sur mon oncle un regard de dur à cuire. « Ceci est le jour du repos, vous savez. » Il avait eu sur le dos mon oncle toute la matinée becquetant chaque miette de cancan en provenance de la ville sacrée de Toronto.

Mon oncle et ma tante ne pouvaient pas croire qu'un homme comme M. Timberlake pourrait sortir se mêler aux vestons et aux flonflons caracolant sur le fleuve un dimanche après-midi.

A propos de n'importe quel autre membre de notre Église, ils auraient pensé que cela relevait du péché.

« Alors, qu'est-ce que tu en dis ? » me dit M. Timberlake. Je ne pus émettre qu'un murmure.

« C'est décidé », dit M. Timberlake. Et le sourire apparut aussi simple, chaleureux et sans réplique que le sourire d'une publicité. « Ca, c'est vraiment formidable. Non ? »

M. Timberlake monta en haut se laver les mains. Mon oncle était profondément offensé et choqué, mais il ne pouvait rien dire. Il dégrafa ses lunettes.

« Un homme vraiment merveilleux », dit-il. « Si humain », ajouta-t-il en guise d'excuse.

« Mon garçon », dit mon oncle, « cela va constituer pour toi une expérience. Il y a dix ans, Monsieur Timberlake gagnait dans les assurances un mille par an. Alors, il entendit parler de la Purification. D'un seul coup, il abandonna le tout. Il laissa tomber son métier et s'adonna à la tâche. Ce fut un combat, il me l'a avoué lui-même ce matin. "Bien des fois, m'a-t-il dit ce matin, je me suis demandé d'où me viendrait mon prochain repas." Mais la voie était

indiquée. Il se rendit de Worcester à Londres et en deux ans il tirait mille cinq cent par an de sa pratique. »

Guérir les malades par la prière, selon les dogmes de l'Église de la Dernière Purification, était devenu la profession de M. Timberlake.

Mon oncle baissa les yeux. Sans ses lunettes, ses paupières paraissaient petites et embarrassées. Il baissa la voix aussi.

« Je lui ai parlé de ton léger trouble », dit mon oncle calmement avec émotion. J'étais consumé de honte. Mon oncle regarda en l'air et avança le menton pour la confiance.

« Il a juste souri », dit mon oncle. « C'est tout. »

Puis il attendit que M. Timberlake redescende.

Je me revêtis de mon pantalon de flanelle blanche et bientôt je me vis marchant en compagnie de M. Timberlake sur le chemin descendant vers le fleuve. J'avais le sentiment que c'était sous de faux prétextes que j'allais avec lui ; car il commencerait à m'expliquer quelle était l'origine du mal et il me faudrait prétendre poliment qu'il n'avait pas eu besoin de se mettre à me convertir, la croyance m'étant venue dès que je l'avais vu. Un pont de pierre dont les deux arches étaient comme des yeux de chouette fixant la surface du plan d'eau était proche de l'embarcadère. Je me mis à penser combien c'était dommage que les hommes en flanelle et les femmes bronzées ne puissent se douter que j'avais les faveurs du M.

Timberlake qui ce matin même avait donné en ville une conférence. Je le cherchais du regard et quand je le trouvais, je fus un peu saisi. Il se tenait au bord de l'eau y jetant un regard qui avait l'expression vide de celui qui n'y comprend goutte. Parmi les hommes en blanc de la foule l'air allègre qu'il donnait à son effcience avait terni. Il m'apparut comme un homme au mitan de son âge, parfaitement déplacé et falot. Mais il ralluma son sourire, dès qu'il perçut mon regard.

« Prêt ? » appela-t-il. « Formidable. »

J'eus le sentiment qu'à l'intérieur de sa tête devait s'être inséré un gramophone dont le disque tournait et retournait sans cesse en se bloquant sur ce mot.

Il enjamba le bateau à perche et prit position.

« Maintenant je voudrais juste que tu nous payes jusqu'à nous éloigner de la rive », dit-il, « et là, je te montrerai comment on avance à la perche. »

Tout ce que M. Timberlake avait dit continuait de me sembler irréel. Le fait qu'il soit assis, dans un bateau à perche, faisant partie de choses trivialement matérielles était incroyable. Qu'il ait proposé de nous conduire à la perche sur le fleuve était terrifiant. Et s'il allait tomber dans le fleuve ? Sur le champ je refrénais cette supposition. Il était exclu qu'un maître de notre Église qui était directement sous la guidance de Dieu puisse tomber dans un fleuve. Le cours en est large et profond sur ce plan d'eau, mais vers la rive méridionale, il y a une profondeur négociable et un fond résistant. Les saules se penchaient des rives argileuses, faisant de l'entrelacement de leurs branches des taches de soleil et d'ombre sur l'eau, tandis que sous les bateaux se trouvaient des cavernes sombres et verdâtres. Les branches en cerceaux des arbres se courbaient jusqu'à ce que leur pointe touche l'eau comme des doigts tirant des sons mélodieux. Plus loin au milieu du courant par un jour ensoleillé comme le nôtre, il y avait un pan de lumière éclatante sur lequel il était difficile de jeter les yeux sans les clore à demi, et par delà, les dimanches où il y a du monde, allaient les chaloupes avec leur parasol et leur gouvernail ; et pareillement les canots, qui avec leurs avirons comme des pattes de scarabée semblaient extraire de l'eau la lumière du soleil, quand ils montaient à l'horizon. Plus l'on descend sur le courant plus on se retrouve entre des jardins, et puis entre

des champs conservés pour le pâturage. L'après-midi où M. Timberlake et moi sortîmes pour clarifier la question de l'origine du mal, les prairies étaient partout remplies de boutons d'or. « Maintenant », dit M. Timberlake résolument quand je l'eus pagayé jusqu'à l'autre rive. « Maintenant, je la prendrai. »

Il s'installa au-dessus du siège placé sur le réservoir à l'arrière.

« Laissez-moi vous mettre à l'abri des arbres », dis-je.

« Tends-moi la perche », dit M. Timberlake, se tenant debout sur la petite plate-forme et faisant ainsi craquer ses bottines. « Merci, vieux. Je ne m'en suis pas servi depuis dix-huit ans, mais je peux te le dire, mon frère, à l'époque, on me considérait comme assez bon à la perche. »

Il regarda à l'entour et laissa glisser la perche à travers ses mains. Alors, il imprima la première poussée demandant de l'effort. La barque s'ébranla doucement et nous avançâmes. Je m'assis en face de lui, la pagaie à la main pour contrôler toute dérive que la barque provoquerait de l'intérieur.

« Qu'en dites-vous, les types ? » dit M. Timberlake regardant à l'entour vers les remous que nous faisons et ramenant la perche. L'eau ravissante bruit par en dessous.

« Formidable », dis-je. Par déférence, j'avais attrapé le mot.

Il y alla d'une deuxième et puis d'une troisième poussée ; il prenait trop d'eau sur sa manche, peut-être, et il y avait de l'incertitude quant à sa direction, que je corrigeais, mais il s'en tirait bien.

« Elle revient vers moi », dit-il. « Comment je m'y prends ? »

Je dis : « Surtout écartez-la des arbres. »

« Les arbres ? » demanda-t-il.

« Les saules », répondis-je.

« Je vais le faire tout de suite », dit-il. « Que dis-tu de celle-là ? Pas encore assez ? Bon, et celle-ci ? »

« Une autre encore », dis-je. « Le courant est fort de ce côté. »

« Quoi ? Encore des arbres ? » dit-il. Il commençait à avoir chaud.

Nous pourrions déboucher après les avoir passés », dis-je. « Je vais nous aider à passer avec la pagaie. »

M. Timberlake n'apprécia pas la suggestion.

« Non. Pas de ça. Je peux me débrouiller », dit-il. Je ne voulais pas offenser un des chefs de notre Église, je remisai donc la pagaie ; mais j'eus le sentiment que j'aurais dû l'amener plus loin, pour éviter l'irritation que lui causaient les arbres.

« Bien sûr, dis-je, nous pourrions passer en dessous d'eux. Ce pourrait être agréable. »

« Je crois, dit M. Timberlake, que ce serait une très bonne idée. »

Il poussa énergiquement de la perche et nous entraîna vers la prochaine arcade que faisaient les branches de saule.

« Il nous faudra peut-être avoir à baisser la tête un peu, c'est tout », dis-je.

« Oh, je peux m'arranger en poussant les branches vers le haut », dit M. Timberlake.

« Il vaut mieux baisser la tête », dis-je.

Nous glissions maintenant rapidement vers l'arcade ; en fait, j'étais déjà en dessous.

« Je crois qu'on devrait baisser la tête », dis-je. « Simplement, courbez-vous en avant à cause de celle-là. »

« Qu'est-ce qui fait que les branches penchent sur l'eau comme ça ? » demanda M.

Timberlake. « Saules pleureurs – je vais émettre une pensée à ce propos à votre adresse. C'est

fou comme l'Erreur nous incline à nous appesantir sur l'affliction. Pourquoi ne pas les avoir appelés saules rieurs ? » discourut M. Timberlake alors que la branche passait au-dessus de ma tête.

Je dis : « Best-oie ! »

« Des oies ? Où ça ? Je n'en vois pas », dit M. Timberlake faisant un tour d'horizon.

« Non, ta tête », dis-je. « La branche », criai-je.

« Ah, la branche. Celle-là ? » dit M. Timberlake qui venait de rencontrer une branche touchant sa poitrine et qui allongea une main pour la relever. Or, à l'étonnement de M. Timberlake, il n'est pas aisé de relever une branche de saule. Il recula d'un pas, la branche s'appuyant doucement, mais fermement sur lui. Il appuya en sens inverse en poussant des pieds. Et il poussa trop loin. Le bateau continua, et je vis les bottines de M. Timberlake qui avait fait sans y penser un pas en arrière, quitter la poupe. Il parvint à la dernière minute à attraper une branche plus forte et plus haute et alors, il resta pendu là un mètre au-dessus de l'eau, rond comme une prune bleue qui serait mûre et prête, n'attendant plus qu'une chiquenaude pour tomber. Il était trop tard pour la pagaie et, poussé en avant par la force de sa lancée, je n'aurais pu moi-même le sauver.

Une minute entière passa pendant laquelle je n'ai pas cru ce que je voyais ; justement, notre religion nous avait appris à ne jamais croire ce que nous voyions. Restant incrédule, je ne pouvais pas bouger. L'impossible était arrivé. Seul un miracle, me suis-je entendu dire, aurait pu le sauver.

Ce qui était le plus frappant, c'était, alors qu'il était pendu à l'arbre, le silence de M. Timberlake. J'étais perdu dans mes pensées qui se partageaient entre la fascination du spectacle et l'action d'essayer d'extraire le bateau des petites branches de l'arbre. Quand j'eus terminé de délivrer le bateau, pas mal de yards d'eau nous séparaient encore et les semelles de ses chaussures approchaient de l'eau, car la branche avait plié sous son poids. Des bateaux passaient dans l'intervalle, mais personne ne paraissait nous avoir remarqués. Il s'agissait bien d'une agonie privée. Un double menton était apparu dans la physionomie de M. Timberlake et sa tête était enserrée par ses épaules et ses bras pendus. Je le vis cligner les paupières et lever les yeux au ciel. Ses paupières étaient livides comme celles d'un poulet. Bien que pendu là, il était resté propre et digne, le chapeau n'était pas déplacé et son veston était encore boutonné du haut. Il avait un mouchoir de soie bleue glissé dans sa pochette. Il semblait si détaché et comme il faut que, lorsque ses chaussures approchèrent de plus en plus de l'eau, l'effroi me prit. Il pouvait accomplir ce qu'on appelle des miracles. En ce moment, peut-être s'adonnait-il à cette pensée que c'était en un sens erroné et illusoire qu'il était suspendu à une branche d'arbre au-dessus de six pieds d'eau. Il était probablement en train de prier dans les termes minutieusement raisonnés des prières de notre foi qui étaient davantage des conversations avec Euclide que des suppliques adressées à Dieu. Le calme de sa physionomie suggérait cela. Était-il, me demandais-je, à portée de vue de la grande rue, du terrain de jeu de la ville et de l'embarcadère rempli de monde, était-il sur le point de réagencer la scène sur laquelle s'accomplirent les miracles les plus connus ? J'espérais que ce ne fut pas le cas. Je priais pour que ce ne le soit pas. Je priais du fond du cœur pour que M. Timberlake ne marche pas sur les eaux. Ce fut ma prière, et non la sienne, qui fut exaucée. Je vis les chaussures tremper, l'eau monter au-dessus de ses chevilles et s'infiltrer dans ses chaussettes. Il essaya alors de changer de prise et d'attraper une branche plus haute – il ne réussit pas – et, faisant cet effort, son pantalon se détacha de son veston et de son gilet. Un pan de sa chemise auquel étaient cousus l'attache-bretelle et l'agrafe de son gilet se déchira

comme une fêlure coupant M. Timberlake par le milieu. C'était comme un vice de forme fatal pour une statue, la fêlure d'un tremblement de terre qui aurait ramené le monumental dans les dimensions du mortel. Les derniers grecs durent ressentir ce que je sentais, lorsqu'ils virent une fêlure sillonner le corps d'une quelconque statue d'Apollon. Ce fut à ce moment précis que je réalisai que personne n'avait eu la révélation finale à propos de l'homme et de la société sur cette terre et que M. Timberlake ne savait absolument rien sur l'origine du mal. Décrire tout cela prend du temps, mais se fit en quelques secondes, alors que je pagayais vers lui. J'arrivais trop tard pour recevoir ses pieds sur le bateau et la seule chose à faire, c'était de le laisser s'enfoncer jusqu'à ce que ses mains s'approchent du niveau de la barque, ce qui lui permettrait de changer de prise. Je fis cela. L'eau se mit à amputer d'abord un torse, puis un buste, puis seulement une tête avec ses épaules, M. Timberlake, chose que je remarquais, apparaissant triste et seul à mesure qu'il s'enfonçait. Il était un dogme en train de sombrer. Quand l'eau clapota autour de son faux col – car il hésita avant de lâcher la branche pour attraper le bord de la barque – je vis un petit triangle de désapprobation pathétique se dessiner entre son nez et les commissures de ses lèvres. La tête déposée sur le plateau de l'eau avait le rictus calamiteux que l'on voit sur les images de saints décapités.

« Accrochez-vous à la barque, M. Timberlake », dis-je instamment. « Accrochez-vous à la barque. »

Il le fit.

« Pousse par derrière », ordonna-t-il avec la voix sèche d'un homme d'affaires. Il s'agissait là de ses premiers mots. Je lui obéis. Je le pagayais avec soin jusqu'à la berge. Il se retourna et grimpa à terre en faisant un flocc. Il se tint là, les bras en l'air et les yeux posés sur l'eau courant sous son costume gonflé, une flaque s'élargissant à ses pieds.

« Ouais », dit M. Timberlake froidement, « nous avons laissé pour cette fois à l'Erreur quelque accès. »

La haine qu'il a dû nourrir à l'égard de notre famille !

« Je suis navré, M. Timberlake », dis-je. « Je suis terriblement navré. J'aurais dû payer. C'est ma faute. Je vous ramène sur le champ à la maison. Laissez-moi essorer votre veste et votre gilet. Vous allez attraper la mort. »

Je m'arrêtais. J'avais presque blasphémé. J'avais presque laissé entendre que M. Timberlake était tombé à l'eau et que pour un homme de cet âge ce pouvait être dangereux.

M. Timberlake me reprit. Sa voix était impersonnelle, elle concernait moins sa personne que les lois de l'humaine existence.

« Si Dieu a fait l'eau, il serait ridicule de suggérer qu'Il l'a faite, et qu'elle puisse nuire à Ses créatures. N'est-ce pas ? »

« Oui », fis-je en un murmure hypocrite.

« Bon », dit M. Timberlake. « Partons. »

« Je vous ferai rapidement traverser », dis-je.

« Non », dit-il, « je veux dire : continuons. Nous n'allons pas faire d'un léger obstacle comme celui-là une raison pour gâcher cette belle après-midi. Quelle était notre destination ? Tu as parlé d'un bel endroit plus loin où nous pourrions débarquer. Allons-y. »

« Mais je dois vous ramener à la maison. Vous ne pouvez rester là assis trempé jusqu'aux os. Vos habits vont s'abîmer. »

« Allez, allez », dit M. Timberlake. « Fais comme je dis. Allons-nous en. »

Il n'y avait rien à faire avec lui. J'orientai la barque vers la berge et il l'enjamba. Tandis que je pagayais, il s'assit en face de moi comme un traversin trempé et sur le point d'éclater. Nous avions, bien sûr, perdu la perche.

Pendant un bon moment, je pus à peine regarder M. Timberlake. Il suivait la stratégie de nier qu'il soit arrivé quelque chose et cela me mit en difficulté. Je savais bien qu'un événement considérable était arrivé. Ce vernis qui brillait sur tant de membres de notre secte, sur leur visage ou leur personne, leur esprit ou leur allure, avait été nettoyé. Aucune aura n'émanait plus de M. Timberlake.

« Quelle est cette maison là-bas », demanda-t-il. Il meublait la conversation. J'avais barré de telle sorte qu'on se trouve au milieu de la rivière pour qu'il soit exposé au plus fort du soleil. Je vis de la vapeur s'élever au-dessus de lui.

Je m'enhardis et le scrutais. Je réalisais que c'était un homme en condition physique médiocre, sédentaire et sans entraînement. Maintenant que l'aura l'avait quitté, on pouvait apercevoir que la peau de cet homme plutôt corpulent était empourprée de veines décelant un cœur médiocre. Je me souvins qu'il avait dit à déjeuner :

« Une jeune-femme que je connais a dit : "N'est-ce pas merveilleux ? Je peux marcher trente miles par jour sans être le moins du monde fatiguée." Je lui ai répondu : "Je ne vois pas en quoi cette complaisance du corps devrait être quelque chose dont un membre de l'Église de la Dernière Purification aurait à se vanter". »

Oui, il y avait chez M. Timberlake quelque chose de flasque, de passif et de relâché. Tassé dans ses habits gonflés, qu'il avait refusé de retirer, il m'apparut, alors qu'il regardait avec ennui l'eau, les bateaux qui passaient et la campagne, qu'il ne s'était pas rendu à la campagne auparavant. C'était une chose qu'il avait accepté de faire, mais qu'il voulait expédier. Cela ne présentait pour lui aucun intérêt. Par ses questions – Quelle est cette église ? Y a-t-il des poissons dans ce fleuve ? Est-ce une radio ou un gramophone ? – je compris que M.

Timberlake se donnait le moyen de reconnaître un monde dans lequel il n'avait pas vécu. C'était un monde trop vivant, trop mouvementé. Son âme, apathique et préoccupée, était ailleurs dans une demeure immatérielle et sereine. C'était un homme triste, plus triste qu'aucun autre homme que j'aie connu ; mais sa tristesse était une sorte de dépôt laissé en gage par un être dont l'esprit éthéré était fort loin, absorbé dans l'effervescence de matières métaphysiques. Se trahissait sur son visage une allure de chien bon enfant, lorsqu'il déclarait (bien sûr, dans son for intérieur) qu'il n'était pas mouillé et qu'il n'aurait pas une crise cardiaque ou n'attraperait pas une pneumonie.

M. Timberlake parlait peu. De temps à autres, il essorait l'eau de sa manche. Il observait la vapeur qui se dégageait de lui. J'avais projeté, lorsque nous avions appareillé, de sortir au moins jusqu'à l'écluse, mais à présent, l'idée d'avoir sur le dos encore deux miles de cette responsabilité m'était trop lourde. Je prétendis que je ne voulais aller qu'à la hauteur du coude dont nous approchions, où se trouvait une des prairies de boutons d'or les plus épaisses. Je la lui signalais. Il se tourna et regarda le champ avec ennui. Nous accostâmes doucement la berge.

« Formidable », dit M. Timberlake. Il se tenait sur le bord de la prairie comme il s'était tenu sur l'embarcadère – perdu et frappé de stupeur et d'incompréhension.

« Agréable de se dégourdir les jambes », dis-je. Je frayai la route au plus épais des fleurs. Les boutons d'or étaient si denses qu'il n'y avait même pas de place pour du vert. Sur ces entrefaites je m'assis. M. Timberlake me regarda et s'assit lui aussi. Alors je me tournais vers

lui pour une dernière tentative de persuasion. Je pensais que son inquiétude avait affaire, j'en étais sûr, avec de la respectabilité.

Je dis : « Personne ne nous verra. Ici, nous sommes hors de portée d'un regard venant du fleuve. Enlevez votre veston et votre pantalon et essorez-les. »

M. Timberlake répondit fermement : « Il me satisfait de rester comme je suis. »

« Quelle est cette fleur ? » demanda-t-il pour changer de sujet.

« Bouton d'or », répondis-je.

« Bien sûr », opina-t-il.

Je ne pouvais rien faire de lui. J'étais allongé de tout mon long au soleil et, m'ayant observé le faire et croyant que cela me ferait plaisir, M. Timberlake fit de même. Il devait avoir supposé que c'était là ce pourquoi j'étais sorti faire du bateau. Il n'y avait là rien que de l'humain. Il était sorti pour me démontrer qu'il n'était rien qu'humain.

Mais comme nous gisions là, je vis la vapeur s'élever encore. J'en avais assez.

« Il fait un peu chaud », dis-je en me levant.

Il se leva sur-le-champ.

« Voudriez-vous vous asseoir à l'ombre ? » me demanda-t-il poliment.

« Non », dis-je. « Le voudriez-vous vous-même ? »

« Non », dit-il. « Je pensais à vous. »

« Retournons », dis-je. Nous nous levâmes et je le laissais passer devant moi. Quand je jetai à nouveau les yeux sur lui, je m'arrêtai comme foudroyé. M. Timberlake n'était plus un homme portant un complet bleu marine. Il n'était plus bleu du tout. Il était transfiguré. Il était jaune. Il était recouvert de pollen de bouton d'or, des pieds à la tête, en une fine pâte que l'humidité avait formée.

« Votre costume », dis-je.

Il y porta les yeux. Cela le fit froncer un peu les sourcils, mais il ne sourit ni ne fit aucun commentaire.

Cet homme est un saint, pensais-je. Aussi sanctifié que ces personnages recouverts de feuille d'or dans les églises de Sicile. Il s'assit tout doré dans la barque ; doré il resta l'heure suivante, tandis que je le pagayai tout au long du fleuve. Doré et suintant l'ennui. Doré aussi bien, lorsque nous débarquâmes en ville et que nous marchâmes dans la rue pour retourner à la maison de mon oncle. Là, il refusa de changer de vêtements et de s'asseoir auprès d'un feu. Il garda les yeux sur sa montre pour ne pas rater le train qui le ramenait à Londres. Il ne prononça aucune parole pour reconnaître que le monde comportait des désastres ou des beautés. Si ceux-ci étaient imprimés sur lui, ils l'étaient sur de la balle.

Seize années ont passé depuis que j'ai laissé tomber M. Timberlake dans le fleuve et que la vue de ses attache-bretelle a détruit ma foi. Je ne l'ai plus revu depuis, mais aujourd'hui, j'ai appris sa mort. Il avait cinquante-sept ans. Sa mère, une très vieille dame avec laquelle il avait vécu toute sa vie entra dans sa chambre alors qu'il se préparait pour aller à l'église et le trouva en manches de chemises gisant sur le parquet. Était resté dans une main un col dur où la cravate était à moitié insérée. Cinq minutes plus tôt, raconta-t-elle au docteur, elle lui avait parlé.

Le docteur, qui examina le corps lourd couché sur un lit de célibataire vit un homme entre deux âges, plutôt large que fort, portant une tête extraordinaire en forme de boîte carrée avec d'épaisses mâchoires. Les dernières années, me raconta mon oncle, il avait grossi. Les

lourdes joues couleur foie-de-veau étaient comme les bajoues d'un braque. Une maladie de cœur, c'était évident, avait emporté M. Timberlake. La mort avait laissé le visage LE SAINT V.S. Pritchett

Traduction de J. Nassif

A dix-sept ans, je perdis ma foi en la religion. Depuis déjà un certain temps, elle avait été chancelante et très subitement elle disparut alors sous l'effet d'un incident arrivé dans un bateau à perche sur le fleuve à la sortie de la ville où nous vivions. Mon oncle, chez lequel j'étais contraint de rester pour de longues périodes de ma vie, avait monté une petite affaire de fabrication de meubles. Il était toujours en difficultés pour l'argent, mais il était persuadé que d'une façon quelconque ce serait Dieu qui l'aiderait. Et ce fut le cas. Un investisseur qui appartenait à une secte appelée l'Église de la Dernière Purification arriva de Toronto au Canada. Pouvions-nous imaginer, demanda cet homme, un Dieu bon et tout-puissant tolérant que ses enfants puissent être à court d'argent ? Il nous fallait bien admettre que nous ne pouvions l'imaginer, en effet. L'homme investit un peu de capital dans l'affaire de mon oncle, et nous fûmes convertis. Notre famille fut la première dans la ville à faire partie des Purifiants, comme on les appelait. Bientôt une congrégation de près de cinquante personnes ou davantage se retrouvait chaque dimanche pour se réunir dans une pièce de la bourse aux grains.

Sur le champ, nous devînmes des gens isolés et haïs. Tout le monde racontait sur notre compte des blagues. Il nous fallait nous serrer les coudes, parce qu'on nous traînait quelquefois devant les tribunaux. Les non convertis ne pouvaient pas nous pardonner, d'abord de croire en l'efficacité de la prière, ensuite d'avoir reçu une révélation de Toronto. L'efficacité de nos prières avait une raison simple. Nous considérions comme de l'Erreur – notre appellation pour le Mal – de croire en l'évidence de nos sensations et s'il nous arrivait d'avoir une grippe ou une angine, de perdre notre argent ou d'être au chômage, nous réfutions la réalité de ces choses comme nulle et non avenue, disant que, Dieu ne pouvant les avoir faites, elle ne devaient donc pas exister. Il était hilarant de jeter un coup d'œil sur notre congrégation et de constater que ce que le vulgaire appellerait des miracles était accompli chez nous, presque comme par routine, chaque jour. Peut-être n'était-ce pas de grands miracles ; mais là-bas, à Londres et à Toronto, nous savions que surdité et cécité, cancer et démence, les grands fléaux étaient constamment abolis par les prières des plus avancés des Purifiants.

« Comment ! », dit mon maître d'école, un Irlandais avec des yeux comme du verre brisé et une bouffée d'irritation dans les poils de son nez. « Comment ! Tu aurais l'impudence de me raconter que si tu tombais du dernier étage de ce bâtiment et t'enfonçais la tête, tu dirais que tu n'es pas tombé et que tu n'a pas été blessé ? »

J'étais un petit garçon et très effrayé par tout le monde, mais nullement, quand il s'agissait de ma religion. J'avais l'habitude du genre de devinettes que l'irlandais m'avait posée. Ce n'était pas la peine de discuter, même si notre religion avait déjà développé une casuistique intéressante.

« Je le dirais quand même, répliquais-je avec froideur et une certaine vanité. Et ma tête ne serait pas enfoncée. »

« Tu ne pourrais pas le dire, » répondit l'irlandais. « Tu ne pourrais pas le dire. » Ses yeux pétillèrent de pur plaisir. « Tu serais mort. »

Les garçons rirent, mais ils me regardèrent avec admiration.

Par la suite, je ne sais comment ni pourquoi, je commençais à voir une difficulté. Sans prévenir et comme si j'étais allé dans ma chambre à coucher pour la nuit et avais trouvé un grand singe assis sur mon lit et suivant dès lors mes pas avec ses puces, ses grognements et une expression, inflexible et archaïque, imprimée sur son brun visage, je me trouvais confronté au problème qui rôde au centre de toute foi en la religion. J'étais confronté au problème de l'origine du mal. Le mal était une illusion, nous avait-on appris. Mais même les illusions ont une origine. Les Purifiants niaient cela.

Je demandais conseil à mon oncle. Le commerce allait mal à l'époque, ce qui rendait sa foi cassante. Il s'était renfrogné pendant que je lui parlais.

« Quand as-tu pour la dernière fois brossé ton pardessus ? » dit-il. « Ta tenue est de plus en plus débraillée. Si tu passais davantage de temps à étudier les livres » – ce qui voulait dire, la littérature purifiante – « et un peu moins à garder les mains dans les poches et à jouer avec les bateaux sur la rivière, tu ne laisserais pas l'Erreur avoir accès. »

Chaque dogme a son jargon ; mon oncle, en tant qu'homme d'affaires, aimait les termes du commerce de la Purification. « Ne laisse pas l'erreur avoir accès » était une des expressions qu'il prisait le plus. Le point essentiel dans la Purification, disait-il, était qu'il s'agissait d'un savoir scientifique, et donc exact ; en conséquence de quoi, c'était pure faiblesse que de tolérer une discussion, voire même de la trahison. Il dégrafa son pince-nez, remua sa cuiller dans sa tasse de thé et me signifia qu'il me fallait me soumettre ou changer de sujet. La deuxième alternative était préférable. Je compris, à mon désarroi, que mes arguments avaient mis mon oncle en déroute. La foi et le doute, tels des brides, me serraient la gorge.

« Tu n'irais quand même pas dire que ce que notre Seigneur a dit, tu ne crois pas que ce soit vrai », me demanda ma tante avec nervosité, en me suivant en dehors de la chambre. « Ton oncle, lui, y croit, mon chéri. »

Je ne pouvais répondre. Je sortis de la maison et descendis la rue principale jusqu'à la rivière, là où les bateaux à perche étaient piqués comme des insectes sur l'éclat estival du plan d'eau. La vie était un songe, pensais-je ; non, un cauchemar, car le singe était derrière moi.

J'étais encore dans cet état, fait pour moitié de bouderie et pour moitié d'exaltation, quand M. Hubert Timberlake vint dans notre ville. Il était l'une des personnes importantes du quartier général de notre Église et il était venu pour prononcer une adresse sur la Purification à la Bourse aux Grains. Il y avait partout des affiches annonçant l'événement. M. Timberlake devait passer le dimanche après-midi avec nous. Il était incroyable qu'un homme si éminent en vienne effectivement à s'asseoir dans notre salle à manger, à se servir de nos couteaux et fourchettes et à manger notre nourriture. Toute imperfection dans nos murs ou dans nos âmes allait lui sauter aux yeux. La vérité avait été révélée à l'homme avec une exactitude scientifique – exactitude que nous pouvions tous vérifier par l'expérience – et le développement futur du cours de l'humanité sur la terre avait été, en fin de compte, arrêté. Aussi avions-nous affaire en la personne de M. Timberlake à un homme qui avait non seulement accompli plusieurs miracles – ayant même ressuscité par deux fois un mort, était-il affirmé avec la réserve convenable –, mais qui s'était effectivement trouvé à Toronto, notre quartier général, où cette grande et révolutionnaire révélation avait eu lieu pour la première fois.

« Voici mon neveu », dit mon oncle, me présentant. « Il vit avec nous. Il pense qu'il pense, mais je lui dis qu'il ne fait que penser qu'il le fait. Ha, ha. » Mon oncle avait de l'humour, quand il côtoyait les grands. « Il est toujours sur le fleuve, » continua mon oncle. « Je lui dis qu'il a de l'eau dans la cervelle. J'ai parlé à ton propos à M. Timberlake, mon garçon. »

Une main prit la mienne, aussi douce qu'une peau de chamois de la meilleure qualité. Je vis un homme large se tenant droit dans un costume bleu-marine à double cintrage. Il avait une tête rose carrée avec de très petites oreilles et un de ces sourires vernis hypnotiques dont nos ennemis disaient qu'ils étaient très communs dans notre secte.

« Eh bien, n'est-ce pas juste ce qu'il faut ? » dit M. Timberlake, qui, eu égard à ses relations avec Toronto, parlait avec un accent américain. « Et si on disait à ton oncle que c'est drôle qu'il puisse penser qu'il est drôle. »

Les yeux de M. Timberlake étaient droits et ternes. Il avait l'allure d'un capitaine de la marine marchande à la retraite qui avait été décontaminé de la mer, qui s'était corrigé et avait fait de l'argent. Son plaidoyer en ma faveur m'avait mis dans son camp tout de suite. Mes doutes s'estompèrent. Tout ce en quoi M. Timberlake croyait devait être vrai et quand à déjeuner je me mis à l'écouter, je pensais qu'il ne pouvait pas y avoir meilleure vie que la sienne.

« Je suppose que M. Timberlake est fatigué après son adresse », dit ma tante.

« Fatigué ? » s'exclama mon oncle, fulminant d'indignation. « Comment M. Timberlake pourrait être fatigué ? Ne laisse pas l'Erreur avoir accès ! »

Car dans notre credo un simple inconvénient devait être considéré comme aussi illusoire qu'aurait pu l'être une grande catastrophe, si l'on voulait être strict, et la présence de M. Timberlake nous faisait un devoir de l'être tout à fait.

Je remarquais alors qu'après leurs larges sourires, les lèvres de M. Timberlake avaient l'habitude de s'installer dans une longue courbe déprimée et sarcastique.

« J'imagine », dit-il en traînant la voix, « j'imagine que le Tout-puissant doit avoir été fatigué quelquefois, car il est dit qu'Il se reposa le septième jour. Dis donc, dit-il se tournant vers moi, sais-tu ce que j'aimerais faire cet après-midi ? Pendant que ton oncle et ta tante feront la sieste qu'impose ce repas, pourquoi n'irions-nous pas, toi et moi, au fleuve nous mettre un peu d'eau dans la cervelle. Je te montrerai comment on tient une perche. »

A ma déception, je vis que M. Timberlake se mettait dans le cas de faire montre de sa compréhension envers les jeunes et qu'il se ménageait une occasion pour une « conversation tranquille » avec moi à propos de mes problèmes.

« Il y a trop de monde sur le fleuve les dimanches », dit mon oncle avec difficulté.

« Oh, j'aime un bain de foule », dit M. Timberlake, jetant sur mon oncle un regard de dur à cuire. « Ceci est le jour du repos, vous savez. » Il avait eu sur le dos mon oncle toute la matinée becquetant chaque miette de cancan en provenance de la ville sacrée de Toronto.

Mon oncle et ma tante ne pouvaient pas croire qu'un homme comme M. Timberlake pourrait sortir se mêler aux vestons et aux flonflons caracolant sur le fleuve un dimanche après-midi. A propos de n'importe quel autre membre de notre Église, ils auraient pensé que cela relevait du péché.

« Alors, qu'est-ce que tu en dis ? » me dit M. Timberlake. Je ne pus émettre qu'un murmure.

« C'est décidé », dit M. Timberlake. Et le sourire apparut aussi simple, chaleureux et sans réplique que le sourire d'une publicité. « Ca, c'est vraiment formidable. Non ? »

M. Timberlake monta en haut se laver les mains. Mon oncle était profondément offensé et choqué, mais il ne pouvait rien dire. Il dégrafa ses lunettes.

« Un homme vraiment merveilleux », dit-il. « Si humain », ajouta-t-il en guise d'excuse.

« Mon garçon », dit mon oncle, « cela va constituer pour toi une expérience. Il y a dix ans, Monsieur Timberlake gagnait dans les assurances un mille par an. Alors, il entendit parler de la Purification. D'un seul coup, il abandonna le tout. Il laissa tomber son métier et s'adonna à

la tâche. Ce fut un combat, il me l'a avoué lui-même ce matin. "Bien des fois, m'a-t-il dit ce matin, je me suis demandé d'où me viendrait mon prochain repas." Mais la voie était indiquée. Il se rendit de Worcester à Londres et en deux ans il tirait mille cinq cent par an de sa pratique. »

Guérir les malades par la prière, selon les dogmes de l'Église de la Dernière Purification, était devenu la profession de M. Timberlake.

Mon oncle baissa les yeux. Sans ses lunettes, ses paupières paraissaient petites et embarrassées. Il baissa la voix aussi.

« Je lui ai parlé de ton léger trouble », dit mon oncle calmement avec émotion. J'étais consumé de honte. Mon oncle regarda en l'air et avança le menton pour la confiance.

« Il a juste souri », dit mon oncle. « C'est tout. »

Puis il attendit que M. Timberlake redescende.

Je me revêtis de mon pantalon de flanelle blanche et bientôt je me vis marchant en compagnie de M. Timberlake sur le chemin descendant vers le fleuve. J'avais le sentiment que c'était sous de faux prétextes que j'allais avec lui ; car il commencerait à m'expliquer quelle était l'origine du mal et il me faudrait prétendre poliment qu'il n'avait pas eu besoin de se mettre à me convertir, la croyance m'étant venue dès que je l'avais vu. Un pont de pierre dont les deux arches étaient comme des yeux de chouette fixant la surface du plan d'eau était proche de l'embarcadère. Je me mis à penser combien c'était dommage que les hommes en flanelle et les femmes bronzées ne puissent se douter que j'avais les faveurs du M.

Timberlake qui ce matin même avait donné en ville une conférence. Je le cherchais du regard et quand je le trouvais, je fus un peu saisi. Il se tenait au bord de l'eau y jetant un regard qui avait l'expression vide de celui qui n'y comprend goutte. Parmi les hommes en blanc de la foule l'air allègre qu'il donnait à son effcience avait terni. Il m'apparut comme un homme au mitan de son âge, parfaitement déplacé et falot. Mais il ralluma son sourire, dès qu'il perçut mon regard.

« Prêt ? » appela-t-il. « Formidable. »

J'eus le sentiment qu'à l'intérieur de sa tête devait s'être inséré un gramophone dont le disque tournait et retournait sans cesse en se bloquant sur ce mot.

Il enjamba le bateau à perche et prit position.

« Maintenant je voudrais juste que tu nous payes jusqu'à nous éloigner de la rive », dit-il, « et là, je te montrerai comment on avance à la perche. »

Tout ce que M. Timberlake avait dit continuait de me sembler irréel. Le fait qu'il soit assis, dans un bateau à perche, faisant partie de choses trivialement matérielles était incroyable. Qu'il ait proposé de nous conduire à la perche sur le fleuve était terrifiant. Et s'il allait tomber dans le fleuve ? Sur le champ je refrénais cette supposition. Il était exclu qu'un maître de notre Église qui était directement sous la guidance de Dieu puisse tomber dans un fleuve. Le cours en est large et profond sur ce plan d'eau, mais vers la rive méridionale, il y a une profondeur négociable et un fond résistant. Les saules se penchaient des rives argileuses, faisant de l'entrelacement de leurs branches des taches de soleil et d'ombre sur l'eau, tandis que sous les bateaux se trouvaient des cavernes sombres et verdâtres. Les branches en cerceaux des arbres se courbaient jusqu'à ce que leur pointe touche l'eau comme des doigts tirant des sons mélodieux. Plus loin au milieu du courant par un jour ensoleillé comme le nôtre, il y avait un pan de lumière éclatante sur lequel il était difficile de jeter les yeux sans les clore à demi, et par delà, les dimanches où il y a du monde, allaient les chaloupes avec leur parasol et leur gouvernail ; et pareillement les canots, qui avec leurs avirons comme des

pattes de scarabée semblaient extraire de l'eau la lumière du soleil, quand ils montaient à l'horizon. Plus l'on descend sur le courant plus on se retrouve entre des jardins, et puis entre des champs conservés pour le pâturage. L'après-midi où M. Timberlake et moi sortîmes pour clarifier la question de l'origine du mal, les prairies étaient partout remplies de boutons d'or. « Maintenant », dit M. Timberlake résolument quand je l'eus payé jusqu'à l'autre rive. « Maintenant, je la prendrai. »

Il s'installa au-dessus du siège placé sur le réservoir à l'arrière.

« Laissez-moi vous mettre à l'abri des arbres », dis-je.

« Tends-moi la perche », dit M. Timberlake, se tenant debout sur la petite plate-forme et faisant ainsi craquer ses bottines. « Merci, vieux. Je ne m'en suis pas servi depuis dix-huit ans, mais je peux te le dire, mon frère, à l'époque, on me considérait comme assez bon à la perche. »

Il regarda à l'entour et laissa glisser la perche à travers ses mains. Alors, il imprima la première poussée demandant de l'effort. La barque s'ébranla doucement et nous avançâmes. Je m'assis en face de lui, la pagaie à la main pour contrôler toute dérive que la barque provoquerait de l'intérieur.

« Qu'en dites-vous, les types ? » dit M. Timberlake regardant à l'entour vers les remous que nous faisons et ramenant la perche. L'eau ravissante bruit par en dessous.

« Formidable », dis-je. Par déférence, j'avais attrapé le mot.

Il y alla d'une deuxième et puis d'une troisième poussée ; il prenait trop d'eau sur sa manche, peut-être, et il y avait de l'incertitude quant à sa direction, que je corrigeais, mais il s'en tirait bien.

« Elle revient vers moi », dit-il. « Comment je m'y prends ? »

Je dis : « Surtout écartez-la des arbres. »

« Les arbres ? » demanda-t-il.

« Les saules », répondis-je.

« Je vais le faire tout de suite », dit-il. « Que dis-tu de celle-là ? Pas encore assez ? Bon, et celle-ci ? »

« Une autre encore », dis-je. « Le courant est fort de ce côté. »

« Quoi ? Encore des arbres ? » dit-il. Il commençait à avoir chaud.

Nous pourrions déboucher après les avoir passés », dis-je. « Je vais nous aider à passer avec la pagaie. »

M. Timberlake n'apprécia pas la suggestion.

« Non. Pas de ça. Je peux me débrouiller », dit-il. Je ne voulais pas offenser un des chefs de notre Église, je remisai donc la pagaie ; mais j'eus le sentiment que j'aurais dû l'amener plus loin, pour éviter l'irritation que lui causaient les arbres.

« Bien sûr, dis-je, nous pourrions passer en dessous d'eux. Ce pourrait être agréable. »

« Je crois, dit M. Timberlake, que ce serait une très bonne idée. »

Il poussa énergiquement de la perche et nous entraîna vers la prochaine arcade que faisaient les branches de saule.

« Il nous faudra peut-être avoir à baisser la tête un peu, c'est tout », dis-je.

« Oh, je peux m'arranger en poussant les branches vers le haut », dit M. Timberlake.

« Il vaut mieux baisser la tête », dis-je.

Nous glissions maintenant rapidement vers l'arcade ; en fait, j'étais déjà en dessous.

« Je crois qu'on devrait baisser la tête », dis-je. « Simplement, courbez-vous en avant à cause de celle-là. »

« Qu'est-ce qui fait que les branches penchent sur l'eau comme ça ? » demanda M. Timberlake. « Saules pleureurs – je vais émettre une pensée à ce propos à votre adresse. C'est fou comme l'Erreur nous incline à nous appesantir sur l'affliction. Pourquoi ne pas les avoir appelés saules rieurs ? » discourt M. Timberlake alors que la branche passait au-dessus de ma tête.

Je dis : « Best-oie ! »

« Des oies ? Où ça ? Je n'en vois pas », dit M. Timberlake faisant un tour d'horizon.

« Non, ta tête », dis-je. « La branche », criai-je.

« Ah, la branche. Celle-là ? » dit M. Timberlake qui venait de rencontrer une branche touchant sa poitrine et qui allongea une main pour la relever. Or, à l'étonnement de M. Timberlake, il n'est pas aisé de relever une branche de saule. Il recula d'un pas, la branche s'appuyant doucement, mais fermement sur lui. Il appuya en sens inverse en poussant des pieds. Et il poussa trop loin. Le bateau continua, et je vis les bottines de M. Timberlake qui avait fait sans y penser un pas en arrière, quitter la poupe. Il parvint à la dernière minute à attraper une branche plus forte et plus haute et alors, il resta pendu là un mètre au-dessus de l'eau, rond comme une prune bleue qui serait mûre et prête, n'attendant plus qu'une chiquenaude pour tomber. Il était trop tard pour la pagaie et, poussé en avant par la force de sa lancée, je n'aurais pu moi-même le sauver.

Une minute entière passa pendant laquelle je n'ai pas cru ce que je voyais ; justement, notre religion nous avait appris à ne jamais croire ce que nous voyions. Restant incrédule, je ne pouvais pas bouger. L'impossible était arrivé. Seul un miracle, me suis-je entendu dire, aurait pu le sauver.

Ce qui était le plus frappant, c'était, alors qu'il était pendu à l'arbre, le silence de M. Timberlake. J'étais perdu dans mes pensées qui se partageaient entre la fascination du spectacle et l'action d'essayer d'extraire le bateau des petites branches de l'arbre. Quand j'eus terminé de délivrer le bateau, pas mal de yards d'eau nous séparaient encore et les semelles de ses chaussures approchaient de l'eau, car la branche avait plié sous son poids. Des bateaux passaient dans l'intervalle, mais personne ne paraissait nous avoir remarqués. Il s'agissait bien d'une agonie privée. Un double menton était apparu dans la physionomie de M. Timberlake et sa tête était enserrée par ses épaules et ses bras pendus. Je le vis cligner les paupières et lever les yeux au ciel. Ses paupières étaient livides comme celles d'un poulet. Bien que pendu là, il était resté propre et digne, le chapeau n'était pas déplacé et son veston était encore boutonné du haut. Il avait un mouchoir de soie bleue glissé dans sa pochette. Il semblait si détaché et comme il faut que, lorsque ses chaussures approchèrent de plus en plus de l'eau, l'effroi me prit. Il pouvait accomplir ce qu'on appelle des miracles. En ce moment, peut-être s'adonnait-il à cette pensée que c'était en un sens erroné et illusoire qu'il était suspendu à une branche d'arbre au-dessus de six pieds d'eau. Il était probablement en train de prier dans les termes minutieusement raisonnés des prières de notre foi qui étaient davantage des conversations avec Euclide que des suppliques adressées à Dieu. Le calme de sa physionomie suggérait cela. Était-il, me demandais-je, à portée de vue de la grande rue, du terrain de jeu de la ville et de l'embarcadère rempli de monde, était-il sur le point de réagencer la scène sur laquelle s'accomplirent les miracles les plus connus ? J'espérais que ce ne fut pas le cas. Je priais pour que ce ne le soit pas. Je priais du fond du cœur pour que M. Timberlake ne marche pas sur les eaux. Ce fut ma prière, et non la sienne, qui fut exaucée. Je vis les chaussures tremper, l'eau monter au-dessus de ses chevilles et s'infiltrer dans ses chaussettes. Il essaya alors de changer de prise et d'attraper une branche plus haute – il ne

réussit pas – et, faisant cet effort, son pantalon se détacha de son veston et de son gilet. Un pan de sa chemise auquel étaient cousus l’attache-bretelle et l’agrafe de son gilet se déchira comme une fêlure coupant M. Timberlake par le milieu. C’était comme un vice de forme fatal pour une statue, la fêlure d’un tremblement de terre qui aurait ramené le monumental dans les dimensions du mortel. Les derniers grecs durent ressentir ce que je sentais, lorsqu’ils virent une fêlure sillonner le corps d’une quelconque statue d’Apollon. Ce fut à ce moment précis que je réalisai que personne n’avait eu la révélation finale à propos de l’homme et de la société sur cette terre et que M. Timberlake ne savait absolument rien sur l’origine du mal. Décrire tout cela prend du temps, mais se fit en quelques secondes, alors que je pagayais vers lui. J’arrivais trop tard pour recevoir ses pieds sur le bateau et la seule chose à faire, c’était de le laisser s’enfoncer jusqu’à ce que ses mains s’approchent du niveau de la barque, ce qui lui permettrait de changer de prise. Je fis cela. L’eau se mit à amputer d’abord un torse, puis un buste, puis seulement une tête avec ses épaules, M. Timberlake, chose que je remarquais, apparaissant triste et seul à mesure qu’il s’enfonçait. Il était un dogme en train de sombrer. Quand l’eau clapota autour de son faux col – car il hésita avant de lâcher la branche pour attraper le bord de la barque – je vis un petit triangle de désapprobation pathétique se dessiner entre son nez et les commissures de ses lèvres. La tête déposée sur le plateau de l’eau avait le rictus calamiteux que l’on voit sur les images de saints décapités.

« Accrochez-vous à la barque, M. Timberlake », dis-je instamment. « Accrochez-vous à la barque. »

Il le fit.

« Pousse par derrière », ordonna-t-il avec la voix sèche d’un homme d’affaires. Il s’agissait là de ses premiers mots. Je lui obéis. Je le pagayais avec soin jusqu’à la berge. Il se retourna et grimpa à terre en faisant un floc. Il se tint là, les bras en l’air et les yeux posés sur l’eau courant sous son costume gonflé, une flaque s’élargissant à ses pieds.

« Ouais », dit M. Timberlake froidement, « nous avons laissé pour cette fois à l’Erreur quelque accès. »

La haine qu’il a dû nourrir à l’égard de notre famille !

« Je suis navré, M. Timberlake », dis-je. « Je suis terriblement navré. J’aurais dû payer. C’est ma faute. Je vous ramène sur le champ à la maison. Laissez-moi essorer votre veste et votre gilet. Vous allez attraper la mort. »

Je m’arrêtais. J’avais presque blasphémé. J’avais presque laissé entendre que M. Timberlake était tombé à l’eau et que pour un homme de cet âge ce pouvait être dangereux.

M. Timberlake me reprit. Sa voix était impersonnelle, elle concernait moins sa personne que les lois de l’humaine existence.

« Si Dieu a fait l’eau, il serait ridicule de suggérer qu’Il l’a faite, et qu’elle puisse nuire à Ses créatures. N’est-ce pas ? »

« Oui », fis-je en un murmure hypocrite.

« Bon », dit M. Timberlake. « Partons. »

« Je vous ferai rapidement traverser », dis-je.

« Non », dit-il, « je veux dire : continuons. Nous n’allons pas faire d’un léger obstacle comme celui-là une raison pour gâcher cette belle après-midi. Quelle était notre destination ? Tu as parlé d’un bel endroit plus loin où nous pourrions débarquer. Allons-y. »

« Mais je dois vous ramener à la maison. Vous ne pouvez rester là assis trempé jusqu’aux os. Vos habits vont s’abîmer. »

« Allez, allez », dit M. Timberlake. « Fais comme je dis. Allons-nous en. »

Il n'y avait rien à faire avec lui. J'orientai la barque vers la berge et il l'enjamba. Tandis que je pagayais, il s'assit en face de moi comme un traversin trempé et sur le point d'éclater. Nous avions, bien sûr, perdu la perche.

Pendant un bon moment, je pus à peine regarder M. Timberlake. Il suivait la stratégie de nier qu'il soit arrivé quelque chose et cela me mit en difficulté. Je savais bien qu'un événement considérable était arrivé. Ce vernis qui brillait sur tant de membres de notre secte, sur leur visage ou leur personne, leur esprit ou leur allure, avait été nettoyé. Aucune aura n'émanait plus de M. Timberlake.

« Quelle est cette maison là-bas », demanda-t-il. Il meublait la conversation. J'avais barré de telle sorte qu'on se trouve au milieu de la rivière pour qu'il soit exposé au plus fort du soleil. Je vis de la vapeur s'élever au-dessus de lui.

Je m'enhardis et le scrutais. Je réalisais que c'était un homme en condition physique médiocre, sédentaire et sans entraînement. Maintenant que l'aura l'avait quitté, on pouvait apercevoir que la peau de cet homme plutôt corpulent était empourprée de veines décelant un cœur médiocre. Je me souvins qu'il avait dit à déjeuner :

« Une jeune-femme que je connais a dit : "N'est-ce pas merveilleux ? Je peux marcher trente miles par jour sans être le moins du monde fatiguée." Je lui ai répondu : "Je ne vois pas en quoi cette complaisance du corps devrait être quelque chose dont un membre de l'Église de la Dernière Purification aurait à se vanter". »

Oui, il y avait chez M. Timberlake quelque chose de flasque, de passif et de relâché. Tassé dans ses habits gonflés, qu'il avait refusé de retirer, il m'apparut, alors qu'il regardait avec ennui l'eau, les bateaux qui passaient et la campagne, qu'il ne s'était pas rendu à la campagne auparavant. C'était une chose qu'il avait accepté de faire, mais qu'il voulait expédier. Cela ne présentait pour lui aucun intérêt. Par ses questions – Quelle est cette église ? Y a-t-il des poissons dans ce fleuve ? Est-ce une radio ou un gramophone ? – je compris que M.

Timberlake se donnait le moyen de reconnaître un monde dans lequel il n'avait pas vécu. C'était un monde trop vivant, trop mouvementé. Son âme, apathique et préoccupée, était ailleurs dans une demeure immatérielle et sereine. C'était un homme triste, plus triste qu'aucun autre homme que j'aie connu ; mais sa tristesse était une sorte de dépôt laissé en gage par un être dont l'esprit éthéré était fort loin, absorbé dans l'effervescence de matières métaphysiques. Se trahissait sur son visage une allure de chien bon enfant, lorsqu'il déclarait (bien sûr, dans son for intérieur) qu'il n'était pas mouillé et qu'il n'aurait pas une crise cardiaque ou n'attraperait pas une pneumonie.

M. Timberlake parlait peu. De temps à autres, il essorait l'eau de sa manche. Il observait la vapeur qui se dégageait de lui. J'avais projeté, lorsque nous avions appareillé, de sortir au moins jusqu'à l'écluse, mais à présent, l'idée d'avoir sur le dos encore deux miles de cette responsabilité m'était trop lourde. Je prétendis que je ne voulais aller qu'à la hauteur du coude dont nous approchions, où se trouvait une des prairies de boutons d'or les plus épaisses. Je la lui signalais. Il se tourna et regarda le champ avec ennui. Nous accostâmes doucement la berge.

« Formidable », dit M. Timberlake. Il se tenait sur le bord de la prairie comme il s'était tenu sur l'embarcadère – perdu et frappé de stupeur et d'incompréhension.

« Agréable de se dégourdir les jambes », dis-je. Je frayai la route au plus épais des fleurs. Les boutons d'or étaient si denses qu'il n'y avait même pas de place pour du vert. Sur ces entrefaites je m'assis. M. Timberlake me regarda et s'assit lui aussi. Alors je me tournais vers

lui pour une dernière tentative de persuasion. Je pensais que son inquiétude avait affaire, j'en étais sûr, avec de la respectabilité.

Je dis : « Personne ne nous verra. Ici, nous sommes hors de portée d'un regard venant du fleuve. Enlevez votre veston et votre pantalon et essorez-les. »

M. Timberlake répondit fermement : « Il me satisfait de rester comme je suis. »

« Quelle est cette fleur ? » demanda-t-il pour changer de sujet.

« Bouton d'or », répondis-je.

« Bien sûr », opina-t-il.

Je ne pouvais rien faire de lui. J'étais allongé de tout mon long au soleil et, m'ayant observé le faire et croyant que cela me ferait plaisir, M. Timberlake fit de même. Il devait avoir supposé que c'était là ce pourquoi j'étais sorti faire du bateau. Il n'y avait là rien que de l'humain. Il était sorti pour me démontrer qu'il n'était rien qu'humain.

Mais comme nous gisions là, je vis la vapeur s'élever encore. J'en avais assez.

« Il fait un peu chaud », dis-je en me levant.

Il se leva sur-le-champ.

« Voudriez-vous vous asseoir à l'ombre ? » me demanda-t-il poliment.

« Non », dis-je. « Le voudriez-vous vous-même ? »

« Non », dit-il. « Je pensais à vous. »

« Retournons », dis-je. Nous nous levâmes et je le laissais passer devant moi. Quand je jetai à nouveau les yeux sur lui, je m'arrêtai comme foudroyé. M. Timberlake n'était plus un homme portant un complet bleu marine. Il n'était plus bleu du tout. Il était transfiguré. Il était jaune. Il était recouvert de pollen de bouton d'or, des pieds à la tête, en une fine pâte que l'humidité avait formée.

« Votre costume », dis-je.

Il y porta les yeux. Cela le fit froncer un peu les sourcils, mais il ne sourit ni ne fit aucun commentaire.

Cet homme est un saint, pensais-je. Aussi sanctifié que ces personnages recouverts de feuille d'or dans les églises de Sicile. Il s'assit tout doré dans la barque ; doré il resta l'heure suivante, tandis que je le pagayai tout au long du fleuve. Doré et suintant l'ennui. Doré aussi bien, lorsque nous débarquâmes en ville et que nous marchâmes dans la rue pour retourner à la maison de mon oncle. Là, il refusa de changer de vêtements et de s'asseoir auprès d'un feu. Il garda les yeux sur sa montre pour ne pas rater le train qui le ramenait à Londres. Il ne prononça aucune parole pour reconnaître que le monde comportait des désastres ou des beautés. Si ceux-ci étaient imprimés sur lui, ils l'étaient sur de la balle.

Seize années ont passé depuis que j'ai laissé tomber M. Timberlake dans le fleuve et que la vue de ses attache-bretelle a détruit ma foi. Je ne l'ai plus revu depuis, mais aujourd'hui, j'ai appris sa mort. Il avait cinquante-sept ans. Sa mère, une très vieille dame avec laquelle il avait vécu toute sa vie entra dans sa chambre alors qu'il se préparait pour aller à l'église et le trouva en manches de chemises gisant sur le parquet. Était resté dans une main un col dur où la cravate était à moitié insérée. Cinq minutes plus tôt, raconta-t-elle au docteur, elle lui avait parlé.

Le docteur, qui examina le corps lourd couché sur un lit de célibataire vit un homme entre deux âges, plutôt large que fort, portant une tête extraordinaire en forme de boîte carrée avec d'épaisses mâchoires. Les dernières années, me raconta mon oncle, il avait grossi. Les

lourdes joues couleur foie-de-veau étaient comme les bajoues d'un braque. Une maladie de cœur, c'était évident, avait emporté M. Timberlake. La mort avait laissé le visage

A mes partenaires de travail, passés, présents et à venir, morts et vivants, rencontrés dans la parole vivante de leur écrit ou dans l'écoute patiente du dire, le mien ou le leur, collègues, analysants.

Le travail de naître, pas seul
au travail de n'être pas, seul
André Masson

Pour répondre à l'invitation de Serge Vallon et de Jacques Nassif d'intervenir dans l'enseignement Croyance, Loi, Transfert, occasion de nous donner la parole après la lecture de nos écrits jugés un peu compacts, nous avons décidé de retravailler en cartel, à Poitiers, Marie-Claire Bœnisch, Guy Ciblac et moi, avec la participation irrégulière de Jacques Domiort-Paoletti.

Notre argument pour aujourd'hui, paru dans le dernier courrier, vous indiquait comment nous allons essayer de répondre d'un déplacement attendu.

Pour ma part, je me suis accroché à l'appel sans réponse de J. Nassif, concernant sa remise en cause du concept d'identification, qui redoublait son souhait de ne pas être seul à assurer la charge de cet enseignement.

Un titre m'est venu pour nommer mon intervention : le travail de n'être pas seul.

Seul, l'analyste l'est dans l'exercice de sa fonction, quand il doit décider de quoi il s'autorise pour n'être pas.

N'être pas là pour lui, c'est-à-dire pour l'expression de sa petite personne, l'enfant qui ne s'est pas fait tout seul, objet de la filiation façonné par le tissu affectif auquel il s'est soumis, sujet de sa dépendance aux représentations auxquelles la vie réelle et langagière l'ont contraint. Et pourtant, c'est aussi cette matière-là qui doit accueillir la chose qui passe dans la relation analytique.

L'enfant naît, pas seul.

L'enfant naît au langage, appelé, dans la réciprocité immédiate d'un appel qui se fait entendre et qui confond croire et savoir, encore indistingués.

Que croit ce petit garçon de huit mois qui pleure d'avoir été embrassé par un oncle pas encore connu qui croyait le reconnaître comme neveu par ce baiser, sans savoir que l'expérience quotidienne de cet infans est d'être tout au plaisir de mordre avec ses incisives toutes neuves, et de ne pas vouloir quitter les bras des de ses deux parents qui l'adorent ? A quoi ça croit en lui ?

Est-ce l'inscription de savoir être mordu d'amour et d'aimer mordre, comme valeur d'estime, de quiddité, à laquelle il s'identifie, qui lui fait croire être mordu pour de bon dans cet acte extérieur de reconnaissance auquel il se soumet ?

La représentation existe déjà, inscrite dans l'être, sans représentant pour la dire lui-même, si l'extérieur ne la dit pas pour lui, bien que l'observation de son comportement quelques heures le ferait savoir.

Cet infans peut donc savoir quelque chose : adorer mordre – être mordu d'adoration, qu'il ne sait pas, mais auquel là où ça passe croit, par identification.

Croira-t-on cette petite fille de cinq ans qui confie : « Un homme avec une voiture rouge est venu, il a mis sa main là (touchant elle-même son pubis), il a donné de l'argent à maman et il est parti ; papa n'aime pas beaucoup ça. »

Si l'on fait confiance à son dire, de quel savoir s'agit-il ? Qui concerne-t-il ? Cherche-t-elle à distinguer savoir et croire à travers l'expression de la croyance qu'elle suscite, et à laquelle on se laisse prendre si l'on ne cherche pas à savoir, par le contexte, le sens à donner à ces propos, si l'on ignore l'ancienne activité de prostitution de sa mère, les allées et venues de voitures encore autour de la maison, qui y vit et comment ?

Est-elle l'objet d'un commerce pornographique dont elle se plaint, en s'appuyant œdipiennement sur son père ? Cherche-t-elle à se faire l'objet convoité tout en le dénonçant ? Quelles représentations investit-elle ? A quel savoir s'identifie-t-elle ? Comment ce savoir dont elle se fait le messager la concerne dans sa demande de reconnaissance ou d'adoration ? A celui qui l'écoute, en se demandant s'il doit la croire, elle dira : « C'est vrai. » Puis l'insistance dubitative de celui-ci lui fera entendre, à lui : « C'est pas vrai. » Quel travail de partition s'opère-t-il alors dans ce changement d'opinion ? Cette expérience suscitera-t-elle la croyance en la non-toute-puissance des adultes qui croient suffisamment ce qu'elle dit pour que son témoignage ne les laisse pas tranquilles, et qui n'y croient pas trop pour avoir envie d'en savoir un peu plus, avant de décider ce qu'il convient de croire, après en avoir établi les raisons.

A quoi la confiance raisonnée donnera-t-elle son crédit ? Quelle réponse juste doit donner l'adresse à laquelle cette petite fille s'est confiée, pour qu'elle continue de vivre dans l'estime d'elle-même, lui permettant de se faire confiance, d'avoir confiance, d'être en confiance : adresse qui ne sait peut-être pas que l'identification hystérique dit la dépendance au désir de l'Autre pour satisfaire la demande d'amour.

Pour tenter de construire ma réponse sur la validité du concepts d'identification, je m'appuie sur ces deux exemples empruntés à la réalité. Mais quelle réalité ? si ce n'est celle que je fais exister avec les mots de mon intervention qui doit juger de l'opérabilité de ce concept dans l'analyse.

Freud nous dit dans l'Esquisse, traduite par J. Nassif, sous le titre « Penser et réalité » : « C'est donc le but et la fin de tous les procès de pensée que de se ménager un état d'identité, de transporter une quantité d'investissement (Q'h) prenant sa source à l'extérieur, pour l'amener à un neurone investi à partir du Je. La pensée, qu'elle reconnaisse ou qu'elle juge, cherche à instaurer une identité avec un investissement corporel, la pensée reproduisante l'obtenant avec un investissement psychique (propre à chaque événement). La pensée, lorsqu'elle juge, prépare le travail à celle qui reproduit, en lui offrant des frayages acquis permettant la continuation de l'errance associative. Pour peu que l'indication de réalité vienne s'ajouter à la perception, à la fin de l'acte de pensée, et le jugement de réalité, la croyance, obtiennent gain de cause, la cible de tout le travail étant touchée.

Pour ce qui est de l'acte de juger, il est encore à remarquer que son fondement se trouve à l'évidence dans la présence d'expériences corporelles de sensations et d'images de mouvement qui sont personnelles. Tant que celles-ci font défaut, l'élément malléable du complexe de perception reste incompris, c'est-à-dire, qu'il peut être reproduit, mais sans donner la moindre orientation pour la suite du cheminement de la pensée. »

Puis, deux paragraphes plus loin :

« L'acte de juger, qui sera plus tard l'instrument permettant de reconnaître un objet ayant peut-être une valeur dans la pratique, est donc à l'origine constitué par un procès

d'association entre les investissements en provenance de l'extérieur et ceux ayant leur source dans le corps propre, ce qui donne une identification entre j et les investissements ou informations venant de l'intérieur. »

Freud et Lacan, par leur théorisation, ont identifié, l'un le représentant de la représentation, l'autre le signifiant, pour marquer le procès de jugement dans la réalité de la psychanalyse. De la reconnaissance du premier ou de la coupure du second dépend l'efficace de l'opération. La dernière phrase qui termine le paragraphe que je viens de citer est la suivante : « Ce que nous appelons des choses sont des résidus qui se soustraient à l'acte de juger. »

Nous avons sans cesse à faire ces choses, à identifier ce qui se passe dans ce qui se passe dans la relation analytique, il y a ce qui a été identifié, et ce qui reste, sans cesse.

Dans son livre *La folie Wittgenstein*, Françoise Davoine tente de représenter « l'outil cassé du nom » dans son dysfonctionnement. Nous avons été très intéressés de la rencontrer et de travailler avec elle et Jean-Marc Gaudillère, un samedi après-midi à Nantes, à la mi-janvier. Cette rencontre est venue créditer, pour moi, la valeur du croire dans ma réflexion sur le signifiant.

J'ai longtemps cru savoir ce qu'il était en l'identifiant à la matérialité sonore. En considérant, aujourd'hui, qu'il est ce qui du matériel sonore fait appel à une adresse humaine pour être entendu et reconnu comme ayant valeur de représentation humaine, en laquelle Je peux croire, s'investir, suis-je en accord avec Lacan qui le définit comme « n'étant pas ce que sont les autres signifiants, dont il découle qu'il ne saurait être lui-même » ?

J'extrais, toujours du séminaire *L'identification*, quelques connotations qui précisent cette définition :

« La différence signifiante est distincte de tout ce qui se rapporte à la différence qualitative qui peut à l'occasion souligner la mêmeté signifiante, c'est-à-dire la différence à l'état pur. » (6 déc. 1961)

« C'est le signifiant qui tranche, c'est lui qui introduit la différence comme telle dans le réel, et justement dans la mesure où ce dont il s'agit n'est point de différences qualitatives. »

« Les signifiants ne manifestent d'abord que la présence de la différence comme telle et rien d'autre. La première chose donc qu'il implique c'est que le rapport du signe à la chose soit effacé. »

« Cet 1 marque la différence pure. »

« Le pas franchi est celui de la chose effacée. »

Je comprends l'identification au trait-unaire, défini comme l'auto-différence du signifiant, comme ce qui spécifie l'appartenance d'un être au fait humain : un, dans l'espèce humaine, comme différent, ce dont ne cesse de témoigner son insertion langagière.

Mon travail précédent me conduit à me représenter l'outil du nom, comme liant deux cercles : l'un se présentant avec une demi-torsion, en 8 : l'autre passant dessus, puis dessous, dessus, enfin dessous la consistance croisée avant de se refermer en 0. Ce nœud du fantasme réalise une sorte de nœud borroméen, mais à deux consistances au lieu de trois. La manipulation de ce nœud permet d'expérimenter le passage de cette demi-torsion du cercle torsadé à l'autre qui le devient à son tour, et ainsi de suite. La circulation de la demi-torsion véhicule la propriété mœbienne de faire correspondre chaque point avec l'inverse de son symétrique.

Ce nœud peut être réalisé avec une consistance semi-rigide pour l'un des deux cercles, permettant de le présenter sous une forme tétraédrique, mais fixant la demi-torsion dans la

consistance souple. Les quatre sommets présentent les quatre croisements de consistance qui sont quatre passages dessus-dessous dans le nœud présenté avec deux consistances souples. J'utilise les deux cercles pour figurer l'un, la vectorisation de l'acte : entendre, croire, dire, savoir ; et l'autre, la vectorisation des constituants du nom : son, signifié, signe de la valeur de la chose humaine, signifiant. Chacun pourra combiner les quatre premiers avec les quatre seconds. La conjonction à laquelle je m'arrête pour sa valeur nommante coordonne : dire le son, savoir la signification, croire le signe de quiddité humaine, entendre le signifiant. Les constructions cliniques de F. Davoine, qui nouent la sienne à celle de Casimir, Théodore, Constance et Mme Durand, solutionnées par un jeu de langage dont le livre rend compte, après coup, m'ont aidé à proposer une formule de la théorie implicite de l'outil du nom. Une désignation nommante est l'écriture de la raison d'une signification au lieu de l'autre concomitamment à l'inscription de ce qui fait signe de la valeur de vérité humaine dans la singularité d'un lien filial, au lieu de l'Autre. Cette inscription se marque dans l'effacement du signe dans son devenir signifiant, dans le temps même où l'adresse lit le savoir de la signification comme cru. Cette lecture lie la symbolisation d'une nomination à la déliaison d'une dépendance réelle à l'image qui faisait signe. Cette lecture ne se réalise que dans l'après-coup de son effectuation quand elle a lieu. Mon appropriation de la topologie lacanienne, peut-être riche de bévues, s'approche doucement de la représentation du signifiant comme surface déformable, trouable, coupable, et retournable, matière immatérielle du point-trou. Mayette Viltard, dans le n° 21 de Littoral intitulé L'identité psychotique, propose un point de vue sur l'identification comme le nom du passage du moi à l'objet et de l'objet au moi, en insistant sur le fait que Weshel qui compose le mot allemand Wechselbeziehung, habituellement traduit « relation réciproque », signifie l'échange, le passage au sens de l'opération de passage du jour à la nuit ou d'un lieu à l'autre. Elle développe comment Lacan, avec la topologie, tente d'identifier les trois modes d'identification désignés par Freud, donc distincts, de façon homologue sans recourir à la substance mythiquement mangée. Elle tente d'écrire topologiquement l'échange envers/endroit, dedans/dehors, contenant/contenu, intérieur/extérieur, moi/objet par l'opération du trouage. Mais qu'est-ce qu'un trou ? Je termine là, mon travail de naître, pas seul, à la topologie pour continuer mon travail de n'être pas, seul dans la fonction analytique à laquelle je crois sans m'y croire, bien qu'il s'y laisse prendre sans le savoir. André Masson, Angers, 15-22 juin 1994.

Marie-Claire Boenisch

« L'endroit est sombre, mal éclairé. Seuls leurs visages se saisissent des quelques rares rayons de lumière que distribue chichement une petite lampe. Il y a là mon ami Paul, dont la présence insiste dans les rêves depuis quelque temps, et quelques autres que je n'identifie pas un par un mais qui doivent appartenir à ce groupe de travail qui me préoccupe actuellement. Ils ont en mains la lettre que je leur ai adressée et en discutent entre eux. Bien qu'étant proche d'eux, je n'entends pas ce qu'ils disent.

Je regarde le papier blanc de ma lettre entre leurs mains. Il en sort une lettre, une de ces lettres avec lesquelles on apprend à écrire quand on est enfant, aujourd'hui en plastique,

autrefois en bois, les lettres qui font les mots. Elle n'est pas tout à fait dégagee de sa gangue de papier, je suis suspendue à son effort d'extraction. »

C'est avec ce rêve que j'ai anticipé notre week-end.

En novembre dernier, lors de la deuxième journée publique des cartels de pratique, je vous avais fait part de mon embarras, de mon malaise même, face à l'exigence double, aussi impérieuse que contradictoire, d'avoir d'une part à nous engager, individuellement mais aussi en tant qu'institution, dans un témoignage clinique concret et précis – exigence dont Éric Didier s'était fait le porte-parole et à laquelle je souscrivais tout à fait – et, d'autre part, ce que je ressentais comme une impossibilité logique et éthique à emprunter la forme du récit, soit à s'attribuer la place du narrateur d'une réalité prétendue vraie. Il m'apparaissait alors que seul un travail sur l'écriture pouvait transmettre la « structure de fiction » de la vérité d'un cas, invitation qui vous était lancée sous forme d'appel.

Il se trouve que quelques jours plus tard je découvrais, avec le ravissement et la jubilation que ceux qui ont lu ce livre peuvent imaginer, *La folie Wittgenstein* de Françoise Davoine. Au niveau de la forme, cette fiction clinique si élégante correspondait exactement au souhait que j'avais pu formuler ici. Quant à son avancée théorique, elle a suscité et soutenu notre travail de cartel depuis janvier.

A ceux qui n'ont pas lu ce livre, je pourrais dire qu'il s'agit d'un roman, dont les personnages deviennent très vite des familiers, qu'il s'agisse de la narratrice, de ses proches, de ses patients, des psychiatres américains, ou de quelques philosophes, Socrate, Descartes, et surtout Wittgenstein, interlocuteur privilégié de sa réflexion théorique. La folie est convoquée, la mémoire, l'Histoire, mais aussi le transfert, le réel, la logique. Le ton est volontiers humoristique, la méthode maïeutique, le genre narratif dans le style du roman autobiographique, auquel la fiction introduite fournit juste cet écart, ce décalage, qui me paraissent si nécessaires.

Le fil particulier qui a été le mien pour l'exposé d'aujourd'hui est fait de rencontres, de recoupements, entre ce livre, l'enseignement de J. Nassif Croyance, Loi, Transfert, notre travail de cartel, et une interrogation sur la fonction de l'adresse à laquelle me confronte le dernier tirage au sort institutionnel.

Le premier point dont je souhaite souligner l'importance dans le livre de F. Davoine, concerne son approche de la causalité. Que ce soit à l'occasion d'exemples cliniques, ou dans son dialogue théorique avec Wittgenstein, la narratrice, que sa position subjective met en place d'être constamment enseignée, se voit invitée à une privation du recours à la « logique des causes ». Il ne s'agit pas de réfuter la causalité psychique, le déterminisme freudien, mais leur usage – c'est pour cela que je parle de privation.

Aujourd'hui, où la diffusion de la psychanalyse imprime dans le public des représentations mécanicistes dont l'effet s'apparente au terrorisme, une telle injonction, que l'habileté d'écriture rend légère et convaincante, ne pourrait-elle pas nous inspirer dans notre responsabilité collective de transmission ? Au moment même où les sciences de la nature réévaluent leurs concepts (de la théorie de la relativité à celle, plus récente, du chaos) n'avons-nous pas à produire un écart avec les systèmes d'explication causale, en particulier dans notre rapport à l'interprétation, qu'il s'agisse de la cure, de l'élaboration théorique, ou de notre présence dans le champ social ? J'irais jusqu'à faire de cette difficulté l'obstacle épistémologique qu'a à affronter la psychanalyse de notre temps, celui de l'après-Freud et de l'après-Lacan, et il serait bien prétentieux de ma part de l'énoncer ainsi si je ne pensais pas que c'est dorénavant l'affaire de chacun.

Le champ analytique ne s'observe pas, l'analyste a à témoigner – au besoin par l'artifice : la topologie peut en être un, il y en a bien d'autres – de cette castration-là, qui est la sienne, ça il en est bien persuadé, mais que curieusement il a de plus en plus de mal à prêter à l'autre, l'analysant. Peut-être notre époque terrible y est-elle pour quelque chose. Nous avons à prendre garde à ne pas donner prise à l'illusion de consistance, non pas tant parce qu'elle pourrait mener à l'erreur, ce qui après tout est bien supportable, que pour ne pas contribuer à la violence qui nous environne.

F. Davoine nomme « transfert psychotique » cet état du transfert où l'analyste se trouve en position de « suspendre le jugement de causalité » et d'entrer dans un « jeu de langage » qui va servir de surface d'enregistrement (comme dans la « cire molle ») à ce qui, de l'inconscient, n'appartient même pas au refoulé – noté par Freud dès 1915 – et qu'elle appelle « impressions retranchées », l'innommable, inimaginable de n'avoir même pas été l'objet d'un refoulement.

Ce concept de transfert psychotique est d'une articulation délicate. Il ne désigne pas le transfert, qui n'existe pas, comme chacun le sait depuis Freud, du psychotique ; non plus que celui, bien fréquemment éprouvé, au savoir supposé de la folie. Il s'effectue « dans un jeu de langage où le je et l'autre sont indécidables ».

J'y verrais plutôt un retournement, au sens où nous employons ce mot en topologie, et dont le revêtement à double feuillet d'une bande de Möbius me donne une représentation intuitive qui me paraît assez bien convenir au transfert psychotique. Son effectuation me paraît mettre en jeu le point où chacun se trouve questionné par la folie – je préfère ce mot qui a une connotation littéraire, à celui de psychotique. Ce serait l'autorisation que se donne une personne, en relation transférentielle avec une autre, de perdre ses repères d'identification, imaginaires bien sûr, mais aussi symboliques, peut-être jusqu'au point où, au moins transitoirement, ne subsiste de l'Un que la coupure.

Notre travail de cartel a rencontré ces questions, et ma propre recherche s'est trouvée orientée par l'ébauche de notre projet d'intervention, rédigée par Guy Ciblac, dans laquelle il faisait du lieu des signifiants non pas une chaîne mais un espace chaotique. Que l'espace chaotique soit continu, il ne l'avait pas dit, mais cela me rappelait l'hypothèse, restée pour moi problématique, qu'il avait avancée à Saintes il y a trois ans, de l'application au langage du modèle du continuum géométrique. J'avais laissé cette question en suspens, sans la reprendre à mon compte. Voilà qu'elle se réveillait avec une vigueur qui m'étonnait, mais à laquelle la lecture du livre de F. Davoine n'était peut-être pas étrangère.

Comme chaque fois qu'on se trouve confronté à une question particulièrement insistante, je tombais sur des réponses. Je vais juste en faire une citation avant de poursuivre mon propre chemin.

Reprise par moi la question était : le langage est fait d'éléments discrets, peut-on concevoir un continuum signifiant ? Quelle serait sa consistance ? Le sujet est la coupure, si cette coupure est menacée, que se passe-t-il ? La puissance du symbolique serait-elle liée à son caractère discontinu ?

Un premier abord de la question me fut fourni par un article de Mayette Viltard dans l'Unebévue n° 2, « L'élangue », article qui s'intitule « Scilicet » : elle y expose la catastrophe signifiante dont est menacé le président Schreber, celle de la continuité entre les mots par « l'allongement du tempo » des voix, qui est ce qu'il redoute le plus, et ce contre quoi il ne cesse de lutter par toutes sortes de stratagèmes. C'est une recherche tout à fait passionnante,

articulée à une position d'école concernant l'inconscient, cadre dans lequel s'est effectué le travail de F. Davoine.

Du côté des scientifiques, je me tournais d'abord vers René Thom. Dans son livre *Apologie du logos*, il fait de cette question de l'opposition continu/discontinu l'aporie fondatrice des mathématiques, mais c'est à quelque chose comme une profession de foi qu'il se réfère lorsqu'il se déclare profondément continuiste.

Enfin Denis Lecuru a écrit en 1982 avec Dominique Barataud un *Essai sur quelques raisons d'une lecture borroméenne du symbolique* dont je recommande la lecture... à ceux qui le peuvent. Il traite, me semble-t-il, très exactement la question que je posais, avec le support de la théorie des nœuds et des écritures dont dispose la logique formelle. Il cherche « une modalité de connexion entre le symbolique et le continuum topologique, en prenant appui sur le nœud borroméen », et tente d'établir « quelles sont les conditions logiques qui en autorisent l'hypothèse ». Je ne peux que vous inviter à aller y voir si vous vous appropriez cette question*.

Ma réflexion a ensuite cherché d'autres appuis. faisant encore un détour par le livre de F. Davoine, je notais que Wittgenstein interpelle la narratrice sur le sens que prend en français le « vouloir dire ».

Combien de fois n'entend-on pas, en effet, de nos jours, le « ça veut dire » supposé freudien, dont se gardent bien les analystes, mais qui est passé dans le langage courant. C'est vrai « ça veut dire », l'inconscient veut dire, l'inconscient désire parler, ça s'adresse en permanence. L'adresse est dans la langue, la langue constituée par l'étoffe des inscriptions signifiantes effectives et potentielles, y compris celles qui n'ont pas reçu de mots, qui sont restées retranchées et pourtant agissantes par la présence de leur absence.

« ça veut dire » : me permettez-vous de dire que l'adresse est la libido de la langue ? Elle en constitue le tempo continu, tandis que l'inscription fait bord aux signifiants à venir. La libido est dans la langue, pour l'être parlant.

Au point où j'en suis, sans avoir achevé ma lecture sur la consistance du continu symbolique, sans savoir d'ailleurs si je l'achèverai, plutôt qu'une opposition en termes de continu/discontinu, je serais tentée de vous proposer, sur le modèle du mixte dont J. Nassif a fait enseignement, un appariement entre adresse et inscription, où se joignent deux fonctions qui jamais ne se recouvrent, sans pour autant pouvoir se passer l'une de l'autre :

L'adresse passant l'inscription

L'inscription pas sans l'adresse.

A lire le mixte comme une nomination mœbienne, surface de résolution qui permet de penser ensemble les différences, le clivage change de nature, ne fait plus partition. Le cartel de l'adresse est invité à donner corps à ce mixte. Le dispositif institutionnel se dote ainsi d'une structure qui pourra supporter l'analogie avec le transfert psychotique, c'est-à-dire l'essence du transfert, là où « le je et l'autre sont indécidables », si nous savons l'utiliser comme un « jeu de langage » avec la clinique.

Marie-Claire Boenisch, 18/6/94

Le transfert d'R au S

Guy Ciblac

Le texte qui vous est proposé ici n'est pas la transcription de mon intervention du samedi 18 juin 1994. Il est fait de la refonte de trois écrits réalisés dans le temps de la préparation et ayant servi de support à cette intervention.

Il y a quelques jours, alors que nous nous réunissions avec Marie-Claire Bœnisch et André Masson, il m'est venu cette assertion que je vous propose :

Wo es spaltung war, soll ich verlöschen.

Verlöschen (o, o, i) veut dire s'éteindre, s'effacer, disparaître.

Verlöschen veut dire éteindre, effacer, oblitérer.

Un certain nombre d'autres verbes tournent autour de ces sens, comme Löschen, Auslöschen (effacer, éteindre), Erlöschen, Verscheiden (s'éteindre, mourir), Sich auslöschen, Sich verwischen (s'effacer), Verschwinden (s'effacer, disparaître), Verwischen (effacer, oblitérer), ce dernier étant le plus proche de verlöschen.

Je ne saurais prétendre posséder une connaissance fine de la langue allemande, toutefois, je crois me souvenir que le préfixe « Ver » a cette particularité de pousser le sens jusqu'au point où il s'inverserait. C'est à ce titre-là que « verlöschen » m'intéresse, dans ce paradoxe de l'effacement et de l'oblitération. Qu'un élément vienne effacer la place qu'il comble peut paraître évident, mais qu'il puisse effacer dans le temps même où il oblitère, nous intéresse au plus haut point. Car, vous l'avez compris, c'est bien autour de ce mixte que nous allons tenter d'apporter quelques éléments de travail.

Nous y reviendrons, mais, pour l'instant, laissons là cette interrogation. Ce avec quoi je me suis retrouvé aux prises tout au long de la préparation de cette journée, c'est l'insistance de la question suivante : Qu'est-ce que la réalité ?

S'il était aisé d'y répondre, nous trouverions un fond commun pour nos accords, or c'est bien justement sur cette pseudo-réalité que se fondent nos désaccords. Si nous faisons l'hypothèse utopique que chacun soit convaincu de la nature fantasmagorique de sa manière de concevoir, alors il pourrait saisir la variabilité de sa propre construction et accepterait plus aisément d'autres variantes. L'ennui, c'est que tout se passe comme si nous ne pouvions faire autrement que de prendre nos fantasmes pour la réalité.

Il est surprenant qu'une approche progressive venant cerner ce lieu dit de réalité, nous ramène au bout du compte à ce qui pourrait être dit comme matérialité, à ce que la science peut en traduire de fonctionnement. Mais si la science et ses applications nous donnent une « meilleure » connaissance, il n'est pas sans intérêt de souligner que la résolution d'un impossible modifie le champ même de la matérialité, découvrant ainsi la forme paradoxale d'un désir de connaissance qui viserait à se donner comme satisfaction l'oubli de cette matérialité.

Mais la matérialité n'est pas si évidemment saisissable puisque toute résolution d'une opacité de savoir agit par les applications qu'elle entraîne à la fois comme productrice d'un champ de réalité nouveau, et comme définition d'un nouveau champ d'opacité. Ce mystère, cette densité sont bien naturellement pour la plupart effacés par une attitude qui tend à faire d'une réponse localisée une solution globale.

Cette attitude témoigne d'une autre dimension que celle de la matérialité, traduisant les effets d'une interaction avec un monde fantasmagorique qui nourrit la constitution des hypothèses et ne peut se résoudre, malgré la lutte engagée, au brut de ce qui pourrait être pris pour des conclusions.

C'est ainsi que s'alimente le paradoxe suivant : toute acquisition d'un savoir sur la réalité a pour effet de nous éloigner d'elle et d'augmenter le sentiment qu'elle n'a pas de réalité.

Notre vie se passerait-elle autour de cet axe : que faire de la réalité ? Ou plutôt, que faire d'une réalité vis-à-vis de laquelle nous n'aurions d'autre but que de la rendre à l'inexistence ? Dès lors que la matérialité ne serait plus en jeu, cette notion de réalité devient encore plus difficilement saisissable, d'autant que dans le nouveau champ, celui de la réalité psychique, l'argument qui pour beaucoup est un critère de sérieux scientifique, je veux dire la prédictibilité, n'est pas au rendez-vous.

Nous pourrions alors nous appuyer sur cette nouvelle qualité de la réalité pour dire une chose comme celle-ci : La réalité c'est la part du fantasme qui réussit. Bien sûr la question vient immédiatement de ce qu'est cette réussite. (Bien des acquisitions actuelles en matière scientifique tenaient d'être de purs fantasmes il y a quelques siècles voire quelques années.) Eh bien, nous pourrions dire que l'efficace d'un fantasme est atteinte lorsque ce qui s'articule de ses représentations trouve une expression mathématisable, applicable en tant que telle dans un autre champ de représentations.

Car c'est là que nous nous rapprochons de notre question. Si être freudien peut avoir une signification au minimum réduite, alors ce pourrait être celle qui ferait de cette dimension de la représentation un synonyme de réalité psychique.

Que devient par conséquent cette dite réalité autre que psychique ? Un insaisissable lieu dont nous n'aurions d'appréhension qu'au travers d'un champ de représentations, mais alors il faudrait y substituer la notion de réel afin de ne point alimenter l'illusion d'une coïncidence de vérité entre la perception et le perçu.

Notre époque insiste à confondre les registres et, abusée de quelques résultats fonctionnels, oublie que ce qui articule ces résultats, n'est pas une action directe mais l'effet d'une saisie seconde dans une concordance localisée de rapports logiques.

Cette confusion devient lourdement déniante, lorsque le champ du fantasme est pris dans une tentative d'objectivation, dont il n'est peut-être pas inutile de souligner les effets de violence qui se généralisent par cette croyance à la vérité de l'objet lorsqu'elle préside au choix, aux interventions qui placent un autre comme devant en supporter le symptôme. Ce qui est effacé ici, c'est que c'est un fantasme qui traite d'un fantasme.

Résumons-nous !

- Si d'emblée tout fonctionnement psychique nous place dans un système de représentations, alors que signifierait l'introduction d'un quelconque objet dont la perte serait le creuset d'une place où viendraient se loger des substituts représentatifs ?
- Si d'emblée tout fonctionnement psychique nous place dans une réalité de représentation, alors les mécanismes que nous aurions à conceptualiser ne sauraient être référés qu'à des représentations. Et parmi ces mécanismes, celui du déni, s'il n'est plus réduit à la scotomisation d'une différence supportée par une réalité d'organe, pourrait être entendu, au-delà des contenus représentatifs, comme animé par la question de la différence dans un système de représentation.

Nous pourrions y entendre que cette « Verleugnung » intéresse plus qu'il n'y paraît bon nombre de nos constructions, dans la mesure où il semble que pour aborder la question de la différence avec l'autre, nous soyons obligés de mettre en suspens le découpage opéré par l'autodifférence.

II

Freud termine son article sur L'inconscient par une analogie entre le travail de théorisation et le mode de travail du schizophrène en soulignant que l'investissement de la représentation de

mots que cela n'appartient pas à l'acte de refoulement mais présente la première des tentatives de guérison, efforts qui veulent réobtenir les objets perdus. « Il s'engage dans la voie allant vers l'objet à travers la partie mot de celui-ci, d'où le fait qu'il doit ensuite se contenter des mots à la place des choses. »

Il s'agit là de porter l'accent sur un clivage que Freud situe « là où les deux – mot et chose – ne se recouvrent pas ». Mais comment faut-il entendre le mot de chose, s'il s'agit d'appréhender une dynamique dont les enjeux seraient ceux d'une confrontation entre deux champs de représentation, représentations de mots et représentations de choses. Il nous faut donc choisir nos termes et reprendre celui de réalité pour en préciser les attributions.

Nous voudrions souligner notre propre difficulté à saisir les plis de ce texte.

« Ce que dans les névroses de transfert, le refoulement refuse à la représentation repoussée, c'est la traduction en mots qui doivent rester noués à l'objet. La représentation qui n'est pas saisie dans des mots ou l'acte psychique qui n'est pas surinvesti restent alors en retrait dans l'Œc en tant que refoulés. »

Ainsi le refoulement est un mécanisme qui porte sur une représentation de chose. Mais comment passer de ce qui se dit en termes d'objet à ce qui se dit en terme de représentation de chose ? Il est frappant de constater que la confusion aboutit à alimenter l'illusion que lorsque nous parlons, c'est bien d'un objet saisissable. Qu'il y figure en place d'objet n'implique pas qu'il y soit une réalité d'objet.

Si nous considérons ces deux systèmes de représentations indépendamment de leur contenu, alors ce qui va servir notre préoccupation pourrait s'exprimer de la façon suivante :

- La réalité psychique ne serait-elle pas celle d'une interaction entre la logique de structure de deux systèmes de représentation ou, plus précisément, l'application de cette logique à elle-même lorsqu'elle vient à se substituer à ce qu'elle est supposée représenter.
- Dès lors, nous pourrions attribuer au fait de dire l'inconscient structuré comme un langage, la reconnaissance de ce que la logique des signifiants n'est en rien autre que celle qui anime les représentations de choses. Reste la question de ce qui ferait nécessité à ce qu'une logique s'applique à elle-même dans cet ordre de fonctionnement.

Est-ce là une manière de reprendre la question de l'autodifférence ? C'est bien dans cette dimension que nous avons appréhendé la manière dont J. Nassif place la théorie à être, elle-même, l'objet dont elle veut rendre compte.

Nous voudrions ici témoigner de la difficulté à articuler de façon simple le contenu des textes freudiens de 1915 (*Das Unbewußt*) et de 1938 (*Die Ichspaltung im Abwehrvorgang*) avec ce que semble cerner la question du transfert psychotique.

La butée constante tient à ceci : toute construction théorique produit une objectivation, une réalité dont s'extrait lui-même celui qui théorise. Ce fait pourrait être une condition de la prise de conscience. Nous pourrions penser que le fait de s'y reconnaître, en terme de reconnaissance, ne résout pas ceci : qu'il subsiste un endroit où celui qui pense est exclu de ce qui est pensé, exclu en tant que corps, comme si sa propre corporéité ne pouvait pas être prise comme simple élément signifiant dans un système de représentation. Même après la division que suppose la reconnaissance, les parts ne sont pas identiques, égales.

Nous pensons là avoir affaire à un mécanisme de déni qui, au-delà de toute division, imprime un clivage qui voudrait assurer qu'un élément au moins ne participe pas ni comme agent de la dynamique signifiante ni comme objet de cette dynamique. Comme s'il fallait trouver un point fixe et stable pour assurer la lecture d'une mouvance. Mais ce mécanisme ne saurait réussir qu'à la condition d'un monde d'objets, intéressé d'une unique conscience.

Si nous pensons les deux chaînes indépendamment l'une de l'autre, notre hypothèse fonde l'écriture du système de représentations de choses comme un ensemble de cases moins une, alors que celle du système de représentation ne comporte pas cette moins une case.

Pour autant que nous nous saisissons comme produit de cette interaction d'une structure sur elle-même, notre sentiment y suppose un dédoublement dont l'effet, selon la nature que nous lui attribuons, aboutit soit à une lecture faite de l'application terme à terme d'un système sur l'autre, soit à la constitution d'un nouage complexe que nous allons essayer d'approcher.

Dans le premier cas, on reconnaîtra la base structurelle de ce qui s'inscrit dans la définition d'une différence des sexes avec le cortège habituel des constructions conséquentes. Dans le second cas, l'application du système sur lui-même ne peut être portée à l'équivalence de l'application d'un système sur un autre séparé mais de structure identique. Cela suppose l'option de la continuité signifiante d'une part, et d'autre part le rappel de ce que la fonction signifiante intéresse une logique interactive et non pas des éléments discrets isolables. Je ne suis pas certain que l'utilisation du terme « signifiant » n'aboutisse pas le plus souvent à éluder la dimension de logique structurelle au profit d'objets propices à tous les commentaires romanesques.

Si nous poursuivons l'hypothèse selon laquelle rien ne nous autorise à penser la division complète, bien au contraire, alors nous sommes conduits à proposer une construction qui suppose une division, une continuité, et un lieu où cette structure s'applique à elle-même sa logique. Les figures 1 vous aideront à conceptualiser comment nous pouvons passer d'un élément manquant à l'application d'une bande de Möbius sur elle-même.

Si la structure mœbienne a pour nous cet avantage d'une propriété qui rend caduque la fonction d'exclusion, elle n'en détermine pas moins une série de rapports avec l'autre. Or c'est bien dans la rencontre avec l'autre que se situe l'échec de l'opération qui visait à effacer la corporéité du système de représentation.

Dans cette rencontre qui fait nécessité à être deux, l'autre n'est pas ici celui de la division, c'est celui qui pourrait être dit de retournement à justement me placer là d'où je m'excluais et à se présentifier comme absent dans le champ des représentations dont je m'étais exclu. Cela met en place un nouage qui à la fois sépare et réunit, tout en marquant d'un estampillage insaisissable le point nodal de cet agencement.

Nous touchons là le seuil d'une frayeur dont le transfert psychotique, que l'on ne saurait entendre comme le transfert du psychotique, mettrait en scène l'approche. Il est, pour nous, difficile d'appliquer les termes de refoulement ou de déni à ce mécanisme, à ce lieu de nouage où disparition et oblitération sont mêlées. Vous comprendrez ainsi pourquoi le terme « Verlöschen » nous a paru, du moins pour le moment, propice à en soutenir le mystère. Le maintien d'une lecture du manque en tant qu'absence d'objet nous semble un effet du déni de cette « Verlöschung ». Mais, que penser de cet autre déni qui porterait cette fois sur l'implication que le premier a entraîné comme sens, comme réalité.

La tentative d'en sauvegarder la portée par la création d'un substitut insiste à témoigner que nul signifiant ne saurait signifier la manque de signifiant. A ne pouvoir le compter en plus, nous amène à poser la question de savoir si ce mécanisme n'est pas une façon d'inscrire, dans un mode d'objets, l'effet de ratage de la précédente construction opérée dans la rencontre avec l'autre.

Dans cette rencontre, l'autre s'exclut et me présentifie une absence là où je le situe comme objet ; quelque chose surgit alors d'un nouage fait d'un ni l'un ni l'autre et pourtant les deux

en même temps, me portant là dans l'effectuation des effets de rupture d'avec les mécanismes conscients.

Les constructions secondaires tentent toujours de masquer qu'à travers la question « d'où viennent les enfants ? », ce qui est là, présent, c'est la chose suivante : me demander d'où je viens est conséquence de ce que, dans le même temps, je m'extrahis d'où je suis.

Il y a une dynamique de division et de clivage dont nous ne pouvons rendre compte d'une manière objective seconde et qui, peut-être, pourrait se saisir sans l'agi de ce que F. Davoine appelle un transfert psychotique.

Si tout mécanisme transférentiel utilise l'analyste comme support de signifiante, la démarche irait ici jusqu'à intégrer l'analyste comme élément de l'ensemble des représentations et non plus comme support de cet ensemble et ce jusqu'au plus près de sa structure de mixte (dédoublement-clivage).

Il arrive qu'un événement soit vécu avec une telle intensité qu'il ne trouve pas de parole pour que soit témoigné ce qu'il représente. Si nous reprenons qu'un sujet n'est sujet que par un signifiant et pour un signifiant, on repère que c'est ici le sujet qui est en panne de représentation. Mais ce sujet, nous avons à la supposer du côté d'un enfant, témoin d'un événement, en attente qu'un autre puisse lui en parler. Si cet enfant se trouve aux prises avec un impossible à dire, alors cet événement, indexé d'un mot détaché, va rester en attente de trouver sa place dans un champ de représentations. Ce mot est en fait l'événement, comme si venaient se superposer ce qui représente et ce qui est représenté, le mot et la chose.

Tant que nous essayons de le prendre comme habituel élément signifiant corpusculaire, ça ne marche pas et ce jusqu'à épuiser toutes possibilités. Mais à quoi peut renvoyer cet élément errant ? Il vient nous rappeler que notre jeu de langage se tient dans l'échange habituel à faire comme s'il y avait un élément exclus. Or de fait, cette exclusion rencontre chez le patient la place produite du déni comme si justement ce mot trouvait à dire le sujet en corps dans son exclusion, et chez l'analyste cette place d'absence exacerbée qui trouverait à être dite à travers cet errant.

Le transfert psychotique est défini comme un lien particulier avec l'analyste, lien par lequel il ne va pas servir d'écho mais de cire molle, de plaque d'enregistrement. Il ne va pas s'agir de donner sens, mais de rendre possible que se fasse un processus de dénomination. L'analyste est poussé dans un tel dépouillement qu'il accepte de laisser produire sur lui les effets d'une telle inscription. Ce processus de dénomination peut aussi fonctionner comme définition ostensive c'est-à-dire rituel dans lequel un geste désigne ce qui ne peut pas être nommé, comme s'il s'agissait là d'une définition vivante de ce qu'il est impossible de dire.

Nous supposons que ce type d'événements nous met dans cette proximité originelle avec un processus de nomination, là où la structure nommante a à se prendre comme structure nommée, dans ces moments où le même vient à se recouper dans ce lieu d'autodifférence insaisissable. Le mot errant, la scène, le geste viennent ici en place de ce qui est innommable. Il vient prendre place dans la case vidée, comme s'il trouvait là à traduire de corps le silence d'une reconnaissance sans nom.

L'auteur souligne que dans ce lieu, les deux places sont occupées alternativement par les antagonistes dans une dynamique extrêmement rapide. Cette constatation est insistante à nous dire l'instabilité de la saisie mais si l'on veut bien ne pas figer cela dans une imagerie intersubjective, nous pourrions appréhender ce mouvement comme celui du lien du sujet à son objet, soit celui de la dynamique du fantasme, comme si le transfert psychotique se trouvait à être là, la mise en œuvre au plus près de cette dynamique.

Nous avons évoqué la notion de mixte, en écho à l'utilisation qu'en fait J. Nassif. Mais en même temps, nous nous trouvons aux prises avec une réminiscence, et réminiscence est bien le terme puisque c'est du mixte platonicien qu'il s'agit. Non pas celui du Banquet, figure mythique du complément si souvent réduite à la pâle et simpliste caricature de l'âme sœur qui hante de façon quasi incurable les plaintes d'une adolescence figée. Non, le mixte auquel il est fait ici allusion, c'est dans le Timée et dans le Philèbe que vous le trouverez, défini non pas comme une fusion arbitraire mais comme une combinaison faite d'un élément indéterminé ou illimité et d'une limite ou détermination fixe. L'indéterminé est un couple d'opposés tel que chacun d'eux ne soit défini qu'en rapport avec l'autre, c'est-à-dire en lui-même tout à fait indéfini (Grand-Petit, Dedans-Dehors...). La limite ou détermination c'est un rapport fixe dans le couple des indéterminés et la science s'applique à connaître le nombre et la nature des rapports fixes.

Il nous faudrait du temps, à nous qui n'avons point la prétention de bien connaître cet auteur. Mais sa façon de traduire une constitution faite du Même, de l'Autre, de leur mixte, et de la cause de ce mixte, par un agencement fait de deux cercles imbriqués l'un dans l'autre et orientés en sens opposé, s'est trouvée avoir quelque proximité avec justement le nœud du fantasme.

Si la science suppose toujours qu'un signifiant pourra rendre compte de ce qu'elle cherche, la croyance vient à occuper le champ non exploré de la science.

Mais pour autant qu'un savoir modèle le contenu d'une croyance, la construction de cette dernière subsiste comme moteur même de la recherche dans le cas où cette croyance prend configuration d'un fantasme, c'est-à-dire que, ce qui du monde peut être connu est porté à l'équivalence de la structure du sujet, pour autant que « le sujet n'est jamais que ponctuel et évanouissant, car il n'est sujet que par un signifiant et pour un autre signifiant. » (J. Lacan, Encore)

Si la croyance fait effet d'arrêt pour la recherche, c'est que l'effet de refoulement, ou de déni, en efface la structure de fantasme. Lacan dans Encore introduit ce qui de cette symétrie, entre le monde et le sujet, peut être dit comme réciprocité entre l'objet (a) et le sujet. « Pour tout être parlant, la cause de son désir est strictement, quant à la structure équivalente, si je puis dire à sa pliure, c'est-à-dire à ce que j'ai appelé sa division de sujet. »

Comme pour la réversibilité dans un transfert psychotique, celle qui dans un premier temps nous apparaît ici, fait illusion à se saisir et dans une fixité, et dans une quasi mise à plat. Loin d'en contredire cet aspect, l'application à cet instant d'un trieb qui ne supposerait pas de retour en arrière, nous en fait approcher la forme de retournement qui sied à ce réversible.

Mais ici, c'est d'une définition ostensive que nous nous soutenons dans l'usage de la topologie.

III

Longtemps j'ai hésité avant de me lancer dans la transcription de ce qui suit. Je sais combien sont nombreux ceux qui, parmi vous, ont une répulsion vis-à-vis de ces matérialités dites topologiques. Mais si, d'une part, je n'y trouvais pas là un outil me permettant d'appréhender une logique de l'autodifférence, et si, d'autre part, je n'y rencontrais pas la nature essentielle de la question qui nous agite aujourd'hui, je ne me permettrais pas d'insister. Par ailleurs, le terme de clinique demeure mal adapté à notre pratique tant il repose sur un renforcement du déni de ce que nous avons appelé « Verlöschung ». Cela ayant pour conséquence l'objectivation des cas, la constitution de discours explicatifs dont la recrudescence, ajoutée à la multiplication d'installations de nécessité pour des « thérapeutes » inspirés d'un

enseignement universitaire, modifie la réalité actuelle de la psychanalyse. Laquelle perd ses propres repérages et conduit une foule demandeuse à accepter une collaboration avec la perversion des pouvoirs offerts de plus en plus à ceux dont la soumission n'a d'égale que leur volonté de faire taire toute parole, toute position qui les rendraient à l'évidence de leur propre symptôme.

Si la psychanalyse se limitait à une action dite thérapeutique, alors elle ne devrait pas déclencher de telles réactions, mais elle porte en elle une autre dimension. Cette dernière, tant qu'elle effraie les analystes eux-mêmes, n'a que fort peu de chances de pouvoir s'inscrire comme levier d'une quelconque transformation culturelle. Tentons d'œuvrer, si cela est possible, à ce que ce ne soient pas les analystes eux-mêmes qui valident les effets d'une partition exclusive.

Je vais donc vous impliquer ici encore davantage. Chacun de vous est familiarisé avec ce qu'on appelle un huit intérieur. Il est réalisé par un huit dont on a rapproché les deux oreilles et constitue le bord de d'une bande de Möbius (fig.2) Mais vous devez être attentif à ceci : lorsque vous prenez une bandelette de papier et que vous lui imprimez une demi-torsion,

- vous vous trouvez dans cette attitude qui consiste à avoir une extrémité de la bandelette dans chaque main avant de réaliser le collage. Essayez donc de vous rendre compte qu'à cet instant, votre corps est l'élément de jonction de cette bandelette. À ce titre, la torsion mœbienne intéresse votre propre matérialité. Lorsque vous aurez réuni les deux extrémités, vous obtiendrez un objet dont l'apparente extériorité vis-à-vis de vous-même soulagera la perception angoissante qui précédait. Qu'êtes-vous donc devenus en oblitérant une coupure dont votre corporéité était le soutien ? Cet effacement n'est pas sans effet et vous n'imaginez pas encore, sans doute, ce qui vous est arrivé.

- Par ailleurs, tordre une bandelette par une demi-torsion, c'est réaliser un huit intérieur avec son bord. Et naturellement, vous pourriez constituer une bande de Möbius tendue entre les deux oreilles ; or, lorsque vous collerez la bandelette, c'est une autre bande de Möbius qui surgira (fig.3). On remarquera alors que cette zone de jonction n'est pas une simple suture. Elle est le siège de l'application d'une structure mœbienne sur elle-même.

Ceux qui sont un peu familiarisés avec tout cela auront déjà repéré que nous travaillons ici avec un cross-cap, soit $S \natural a$ mais nous avons encore à cheminer un peu avant d'aboutir à une écriture nodale. Toutefois, chacun a pu repérer que la lecture de cette zone d'objet-coupure, bien qu'elle traduise la nature quatrième de l'espace qui la définit, peut se faire au niveau de la mise à plat qui offre une distribution traditionnelle selon les quadrants de Pierce (fig. 4). Ces derniers pourraient être lus, alors, comme l'application d'une structure sur elle-même ; chacune des expressions consistant à mettre les contraires en continuité et non en opposition. De la même façon, nous pourrions retrouver là un groupe de Klein.

Mais ce qui nous intéresse, c'est la nature de la jonction qui ne saurait se réduire à marquer une zone d'opposition, arbitrairement dégagée puisque faite d'une continuité.

Vous mesurez dès lors, si votre résistance s'est un peu affaiblie, que nous sommes là rattrapés par nos questions.

- D'une part, une zone où semble se jouer un paradoxe de présence-absence.
- D'autre part, le sentiment – laissez-vous aller à ressentir les surgissements de votre intuition –, le sentiment que cette coupure est très liée dans la rencontre d'une dualité aux prises avec une rythmicité.

Allons plus avant.

La définition d'une bande de Möbius consiste en ceci : un espace où chaque point est l'image (relié symétriquement) de l'inverse de son symétrique. Ainsi, si nous représentons cet espace par un cercle, A ayant pour symétrique A' , la bande de Möbius réalisera l'espace tel que sa consistance placera A comme image de $1/A'$ (fig. 5). Cette définition, relativement simple, a des conséquences sur la structure elle-même mais aussi sur l'espace environnant. Je vous laisse y réfléchir.

Pourtant, il en est une que nous avons à repérer. Si nous pensons une bande de Möbius sans épaisseur, la définition abstraite est quasiment mathématique, mais, pour nous qui sommes de chair, nous ne pouvons que donner consistance à cette bande de Möbius. Or, dès que nous lui donnons un peu de corps, elle nous pose un nouveau problème, celui de sa dualité.

Comme vous le représente la fig. 6, donnons une quelconque épaisseur au bord et nous aurons alors à choisir entre deux formes d'expression de la bande de Möbius mathématiquement définie. Il s'agit de la même et pourtant les deux sont différentes l'une de l'autre. Elles semblent séparées et pourtant elles ne présentent entre elles aucune solution de continuité, l'une étant le retournement de l'autre.

La question du bord

Si une bande de Möbius présente une demi-torsion, son bord en présente deux (fig. 7). Ces deux torsions ont pour conséquence d'inverser ce qui est bordé. Ainsi, ce qui borde « l'intérieur » se tord et vient border « l'extérieur », ce qui, si l'on considère la « complémentarité » des deux bandes aboutit à rendre équivalente l'une des bandes à la surface environnant l'autre, soit à exprimer de façon limitée un espace möebien par ailleurs illimité. On conçoit, dès lors, l'intérêt qui se présente à pressentir comment cet espace peut être animé par le rythme de cette alternative.

Partons d'une bande de Möbius d'aspect circulaire et considérons qu'elle est constituée de fibres.

- La contraction des fibres donne au bord son aspect de huit intérieur, et à la bande sa forme traditionnelle avec cette illusion d'un trou central.
- L'extension des fibres insiste à traduire une surface plate dont le bord pourrait avoir l'aspect d'un cercle pour autant qu'en chacun de ses points se situe une torsion.

Eh bien, la maintenance de ces deux aspects du bord, c'est précisément la forme nodale du nœud du fantasme qui en est la traduction (fig. 8)

Ce nouage est la forme épurée d'un feuilletage non plus seulement du plan, mais de l'espace, ce qui, déjà, nous introduit à l'abandon des représentations linéaires voire planes utilisées pour soutenir la figuration de la chaîne signifiante.

Il est de tradition, dans l'usage de ce nœud, d'insister sur la réversibilité comme si l'une des formes venait à prendre celle de l'autre et réciproquement (fig. 9). Mais cela suppose un mouvement d'annulation par un retour en arrière qui ne peut se concevoir qu'à bâtir un espace figé où seule la main d'une conscience semble régner dans la maîtrise. Si, par contre, nous appliquons à cette nodalité un mouvement constant unidirectionnel, un trieb, alors nous passons à cette chose assez surprenante (fig. 10). (Afin de ne pas trop abuser, nous n'en détaillerons pas les étapes. Mais nous les tenons à disposition de ceux que cela intéresserait.) Comment lire ce résultat ? Il s'agit, ici, de noter que la réversibilité n'est pas une réversibilité de positions, laquelle demeure trop collée à la séduction de l'intersubjectivité. C'est une réversibilité de retournement de la structure. Réversibilité intrinsèque qui offre à cette structure la possibilité d'exprimer « l'objet » mis à distance lors de sa prise de consistance.

Si nous nous rappelons que cet « objet » n'est autre que l'équivalent du « sujet » dans son retournement d'une part, et l'équivalent de l'espace environnant d'autre part, nous mesurons alors comment le trieb produit, par ce retournement, la traversée du point de la fonction signifiante.

Ceci appelle quelques conséquences :

- Si, dans un espace, tout point est un centre, alors cet espace est illimité. Ceci et l'application précédente nous autorisent à dire que, dans ces mécanismes de réversibilité, lorsque le bord se réduit à l'expression d'un point trou central, c'est alors la structure de point trou qui vient faire bord dans une extension trouvant son équivalence à se penser comme infinie.

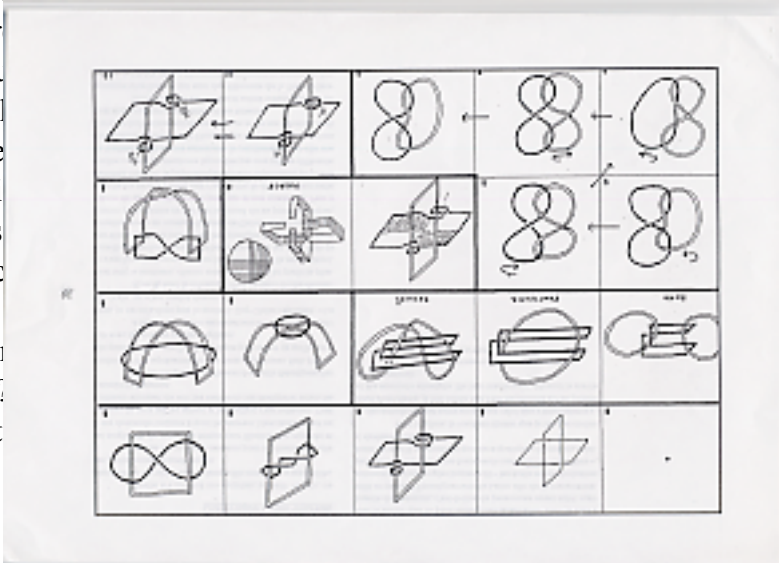
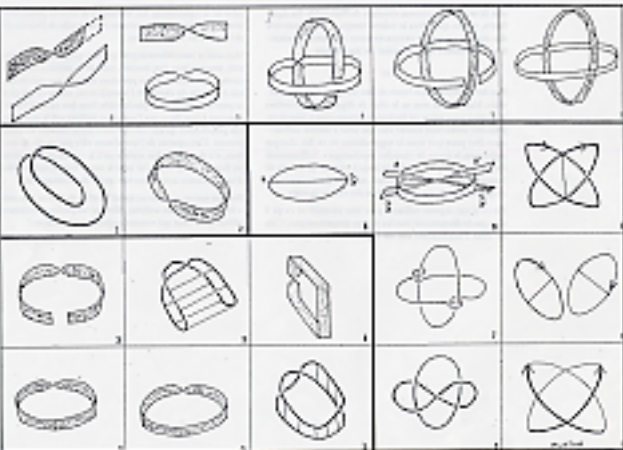
- Si le désordre presse la structure.
- Le nœud de signifiante de se réduire à sa structure de l'ensemble des signifiants, tandis que les signifiants qui se contracte pour exprimer ce.

IV

Peut-être est concevable. Mais si vous avez eu le désir de ces incursions dans un espace quatrième, nous le raconté, n'est-ce pas ?

Suffisamment pour que nous ayons pu constater que ce n'est pas de « transfert psychotique ». Surtout, il faut tenir qu'il s'agit de l'expression du transfert tout court. en ce qu'il rencontrerait là ce que certains de nos amis appellent des «

bouts de r...
Est-ce là u...
dans les cl...
que sur ce...
des questi...
Mais auss...
cruciale, c...
ne saurait...
le plus hor...
structure ?
L'occupat...
condition...
rencontre



as de discontinuité
ir le plan de la pratique
es de façon nouvelle
on...
ourrait bien être
rions soutenir que rien
parer de l'imaginaire
érateur analyste soit la
oppement.
r à être repérée qu'à la
insaisissable, d'une

Peut-on encore remettre au travail les effets de frayeur que cette "Verlöschung" a sur les analystes, effets qui ont pu s'inscrire comme clôture pour ceux qui viennent aujourd'hui à l'analyse ?

Guy Ciblac, juin 1994